

SPARTE ET LA COLÈRE DES DIEUX

[Lien direct vers les nouveaux chapitres](#)

[Lien vers le dossier documentaire](#)

Pascale Perrier

Première partie : La cryptie

Chapitre 1

Adras s'accroupit et s'appliqua à masquer le bruit de son souffle. L'attente serait longue.

Mis à part ceux qui l'ont vécu, quelqu'un peut-il deviner la détresse de celui qui est seul, abandonné au milieu de la montagne ? Avant d'y être directement confronté, Adras n'en avait aucune idée. Seul le défi comptait. Aller au bout de sa cryptie, revenir auréolé de l'admiration de ses pairs, devenir un membre influent de la cité.

Pour l'heure, ses rêves de gloire étaient masqués par la nécessité de survivre. Tenir jusqu'au bout de la journée sans mourir de faim ou être embroché par un ennemi dont il aurait minimisé la puissance.

Un petit char l'avait déposé dans les alentours trois nuits plus tôt. Sans un mot d'encouragement, le chauffeur lui avait réclamé ses vêtements et ses sandales avant de repartir. Adras s'était retrouvé seul, en pleine montagne, avec l'ordre de ne pas revenir en ville avant un an. On lui avait seulement laissé son glaive, accroché à sa taille par une ceinture de cuir.

Par Zeus, son éducation ne l'y avait pas préparé ! Il y avait de quoi devenir fou.

Il avait d'abord bricolé une petite cabane, bien cachée au milieu d'un bosquet de pins, pas loin d'une source. Puis il avait tenté de bricoler un arc et des flèches, avec les moyens du bord. Le voilà maintenant qui s'était immobilisé derrière un rocher en vue de tirer sur ce petit lièvre qui gambadait, insouciant.

Là, justement, la bête s'était immobilisée et grappillait des feuilles sauvages. C'était le bon moment. Un, deux, trois. La flèche partit en trombe mais, moins bien calibrée que celles dont il disposait à Sparte, elle ralentit sa course trop tôt, s'essouffla et s'enficha dans un monticule d'herbe. Le lièvre, tout à fait vivant, releva la tête et repartit la queue en l'air.

C'était raté.

Adras reprit sa marche en secouant la tête, déçu et en colère contre lui-même. Il faudrait améliorer la qualité de ses chasses, sans quoi il serait rapidement à bout de forces.

Ce silence, ce silence... Pas de voix humaines, uniquement de multiples bruits naturels. Il n'était pas habitué au vide, au rien, au temps qui s'écoule sans mission à accomplir. À Sparte, on n'aimait pas l'isolement. Les pédagogues répétaient que la stimulation des uns par les autres était essentielle. On dormait en groupe, on courait en groupe, on étudiait en groupe.

Tout ça, c'était fini jusqu'au printemps suivant. Un an entier avant de revoir les autres.

« Je vous souhaite bonne chance pour votre cryptie » avait déclaré leur chef de section peu avant le départ. « Vous savez en quoi elle consiste : vous serez dispersés dans la montagne ; personne ne doit vous voir, sous peine de punition. Débrouillez-vous pour subvenir à vos besoins. Que les dieux vous accompagnent et vous protègent. Et revenez quand les arbres bourgeonneront à nouveau ! »

Le défi était d'une ampleur inégalée, mais il le relèverait.

Comme il avait surmonté chaque épreuve jusqu'à présent.



Deuxième journée de traque infructueuse.

Les forces commençaient à manquer, faute de proies capturées.

Adras se résigna à avaler des herbes, indigestes et amères, mais il n'avait pas le choix. Il terminait de mâchouiller quand un bruissement de voix, étouffé par le vent, parvint à ses oreilles. Les sens en alerte, il plongea aussitôt dans le buisson le plus proche, s'écorchant la peau au passage – trouver de quoi se couvrir serait à ajouter aux priorités. Il ne devait surtout pas être vu.

Oui, c'était bien des humains, qui prononçaient des mots indistincts. Ils grimpaient la côte et s'approchaient. Il distingua un timbre aigu et une voix d'homme, lasse et rauque, ponctuée de quintes de toux.

Il les aperçut enfin, les deux silhouettes passaient dans une clairière. Si ses yeux ne le trompaient pas, il s'agissait d'une femme qui soutenait un homme plus âgé se déplaçant avec une difficulté évidente. Des hilotes, à en croire leur tenue constituée d'une tunique en peau de chien. Ses lèvres esquissèrent un rictus de mépris. Ces êtres serviles n'étaient guère

plus que du bétail. Mais leur présence signifiait qu'il pourrait trouver de la nourriture, peut-être un abri.

À nouveau, une toux sèche et caverneuse secoua le vieux.

– Courage, dit la femme d'une voix douce, nous y sommes presque.

Elle avait l'accent des hilotes, avec une drôle de façon de rouler les r. Il répondit quelque chose d'inintelligible, avec un nouveau spasme.

Adras sortit discrètement de son buisson et les suivit à distance respectueuse. Elle portait un simple ballot sur l'épaule. L'homme, lui, semblait au bout de ses forces. Pathétique.

Cahin-caha, le duo marcha une petite heure environ, et s'arrêta devant uneasure délabrée, à peine en meilleur état que la cabane avec des branchages grossièrement assemblés qu'Adras s'était aménagée quelques jours plus tôt. Une lueur ocre filtrait par une ouverture minuscule. Adras ricana intérieurement. Quelle misère.

La femme aida le vieil homme à franchir le seuil puis disparut à l'intérieur. Un instant plus tard, elle ressortit, scruta les alentours avant de refermer maladroitement la porte constituée de peaux tendues. Et elle s'en alla.

Ainsi, elle n’habitait pas là. Elle avait juste reconduit le vieux avant de retourner chez elle. À moins qu’elle soit allée chercher quelque chose ?

Adras attendit, immobile. Il fallait que le vieux s’endorme, que sa vigilance s’émousse. Chaque minute qui passait aiguillait sa faim. Il repéra les points faibles de la cabane, une section du mur où les pierres semblaient moins bien joints, et la « porte » rudimentaire. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine, non pas de peur, mais d’une excitation primitive. Cette misérable bauge était sa cible. Il allait prendre ce dont il avait besoin. La loi de Sparte, c’était la loi du plus fort.

Depuis qu’Adras était petit, il était le roi du pillage et du larcin. Il faut dire que ses maîtres sous-alimentaient volontairement les enfants, car ils considéraient que voler était un apprentissage nécessaire, indispensable à l’éducation de tout Spartiate. Mais il fallait veiller à ne pas se faire prendre, sinon c’était le déshonneur ! Il repensa à cette histoire, dont on ne savait pas vraiment si elle était vraie ou pas, d’un jeune qui avait dérobé un renardeau et le tenait caché sous son manteau. Pour qu’on ne le découvre pas, il avait laissé la bête lui déchirer l’estomac avec ses griffes et ses dents, et avait soutenu la douleur jusqu’à en mourir.

Ce dont il se souvenait, en revanche, c'était du jeu du « vainqueur de l'autel » auquel il aimait tant jouer chaque année au moment des fêtes en l'honneur d'Artémis : il s'agissait de voler le plus de fromages possibles sur l'autel de la déesse. Ni vu ni connu, il avait réussi à en attraper six. Prudent, il s'était arrêté là. Le gagnant en avait récupéré onze parmi les offrandes des Spartiates ! Mais l'un de ses amis était resté plusieurs jours dans le coma à la suite des coups de fouet qu'il avait reçus. Dommage pour lui, il n'aurait pas dû se laisser prendre sur le fait !

Adras poussa la porte et pénétra dans l'obscurité. Quelques braises rouges, qui dansaient au cœur du foyer, éclairaient faiblement les murs de pierre. Le vieil homme dormait paisiblement sur un lit de paille. Un soupir de soulagement échappa à Adras. Ce serait facile.

Il n'hésita pas une seconde. Les maîtres avaient été clairs : un hilote n'était rien d'autre qu'une bête de somme. Sa vie ne valait pas grand-chose.

Une aubaine, en substance.

Sans un bruit, il s'approcha de lui. Le geste sûr, il avança sa main et resserra son étreinte autour de sa gorge. Le vieux

ouvrit des yeux affolés et murmura quelque chose d'incompréhensible, puis tenta de se débattre, mais Adras était plus fort. Il pressa jusqu'à ce que tout mouvement cesse. Avant de mourir, l'homme poussa un misérable cri rauque, presque ridicule.

Voilà. La tête retomba sur la paille, en partance vers le domaine d'Hadès. Comme Adras ne s'était pas servi de son glaive, ceux qui le découvriraient penseraient sûrement qu'il s'était éteint de lui-même, en dormant.

Maintenant, il pouvait fouiller tranquillement la mesure. Dans un coffre, il trouva une amphore remplie de grains et une belle michette de pain. Sa faim était telle qu'il les dévora aussitôt à pleines mains.

Que pouvait-il voler d'autre ? Les vêtements étaient très élimés ; en plus, ils étaient en peau de chien. Il attrapa quand même une tunique, ainsi qu'une couverture pour lui tenir chaud pendant la nuit. Il ajouta un couteau et un baluchon dans lequel il glissa une jolie gourde en cuir.

Parfait.

Un instant, il hésita à profiter du lit pour dormir à son aise, au moins une nuit, mais il courait le risque d'être repéré. Les hilotes, cette sale race, avaient tendance à se tenir les coudes

et à vivre groupés : si ça se trouve, la femme allait revenir bientôt. Non, mieux valait s'en aller.

Rassasié et satisfait, Adras quitta la mesure. Il avait fait ce qu'il fallait pour survivre. Ses maîtres seraient fiers de lui.

Dehors, il ne ressentit aucune peur. Il allait venir à bout de cette cryptie. Par Zeus, comme la vie paraissait plus riante quand on avait le ventre plein !

Chapitre 2

Le vent du Taygète s'engouffrait dans la cabane qui lui servait d'abri. Adras frissonna, moins de froid que de solitude. La faim tordait à nouveau ses entrailles, douleur familière. Depuis combien de temps sa cryptie avait-elle commencé ? Il avait déjà du mal à tenir le compte des jours. Dix ou douze environ.

Il ferma les yeux. Pour une raison non définie, l'image de Philoctète¹ s'imposa. Parmi tous les héros mythologiques, celui-ci s'était retrouvé abandonné, seul sur l'île de Lemnos, avec sa jambe purulente qui l'isolait des siens. Rejeté comme un outil brisé. Adras se sentit une proximité fulgurante avec lui. Sparte aussi l'avait jeté dans cette nature hostile pour qu'il y meure ou qu'il en revienne endurci. À la réflexion, leurs destins étaient semblables – ou pourraient l'être.

Une pierre, délogée par le vent, roula sur le sol. Dans le silence qui suivit, une pensée claire, venue d'on ne sait où, se forma dans son esprit. « *La douleur est une enclume. Elle brise le faible et forge le fort.* »

¹ Personnage de la mythologie grecque. Sa vie est détaillée en fin d'ouvrage.

Adras se redressa d'un coup. Le souffle court, il scruta l'obscurité de sa cabane. La voix n'avait pas résonné à ses oreilles, mais au plus profond de son être. C'était une voix rêche, usée par la souffrance, une voix qu'il reconnut sans jamais l'avoir entendue. Celle de Philoctète.

Un courage nouveau, brûlant comme une braise ranimée, se propagea dans ses veines. Il n'était pas seul, ou du moins il ne l'était plus. Les dieux ne l'avaient pas oublié, ils lui envoyaient un guide spirituel, un frère d'infortune : Philoctète le paria, le héros maudit, celui dont la seule présence était une souillure, celui s'était rendu indispensable pour gagner la guerre. Il détenait l'héritage d'Héraclès puisqu'il possédait son arc et ses flèches ; c'est pourquoi on était revenu le chercher, pour pouvoir enfin faire tomber Troie.

En se concentrant, Adras entendit presque la voix de son nouveau compagnon, « *Ton arc... Où est ton arc, Adras ?* »

Il regarda ses mains vides. Il n'avait qu'un glaive, avec lequel il était parti, et un couteau, qu'il avait volé à l'hilote au tout début de sa cryptie. L'arc qu'il avait bricolé s'était rapidement cassé, et il avait jeté les flèches, qui manquaient de solidité.

Il lui en fallait un nouveau.

Poussé par cette injonction intérieure, il se leva. L'aube déversait une lumière grise sur les cimes. Il s'aventura dans le maquis. Le printemps s'affirmait timidement cette année, et le froid mordait encore sa peau.

Pendant des heures, il marcha, les yeux fixés au sol, puis sur les arbres. Il cherchait un if, réputé pour être un bois flexible et solide. Il ignora les traces de sanglier ou les vols de perdrix qui, la veille encore, auraient fait gargouiller son estomac vide. Il cherchait autre chose. Quelque chose comme l'instrument de sa renaissance.

Enfin, il vit une branche d'if, presque droite, solide, qui s'élançait vers les ciel depuis le tronc d'un vieil arbre. Elle convenait à merveille. Avec son glaive, il l'attaqua d'un geste précis et répété. Le bois résista, puis céda dans un craquement sec. Adras la tint dans ses mains. Elle était lourde, pleine de promesses. « *Bien. Maintenant, à toi de jouer.* »

Le retour à la cabane fut triomphal. Il ne se sentait plus comme une proie qui fuyait les ombres et devait échapper à de multiples dangers, il était un artisan, un créateur. Il s'assit près des cendres de son dernier feu et commença le façonnage. Il pela l'écorce avec le couteau qu'il avait volé à l'hilote, tailla le bois, le racla, le polit à l'aide d'une pierre

plate. De temps à autre, il mâchait une racine qu'il avait ramassée la veille. C'était mauvais et indigeste, mais au moins ses douleurs à l'estomac se calmaient.

La nuit tomba de nouveau. Adras alluma un petit feu. La lueur dansante jetait des ombres mouvantes autour de lui. Il tenait l'arc presque fini dans une main, son glaive dans l'autre. Le doute, comme une bête sournoise, tenta de s'insinuer en lui. Et si la voix qu'il avait entendue n'était que le fruit de la faim et de la solitude ?

– Montre-toi, Philoctète, murmura-t-il à la flamme. Comment as-tu survécu ? Comment as-tu transformé ta faiblesse en une arme ?

Sa propre voix, rauque, le surprit. Il n'avait parlé à personne depuis si longtemps !

C'est alors que le vent se leva de nouveau, portant avec lui le cri lointain d'un loup. Mais cette fois, Adras n'y entendit pas une menace. Il y perçut une réponse. Une affirmation sauvage. *« Tu n'as pas besoin de la force de Sparte. Tu as la tienne. Ta solitude est ton île. Ton arc sera ta vengeance et ta gloire. Fais de cet exil ton royaume. »*

Adras serra le manche de son couteau. Un sourire presque féroce étira ses lèvres gercées. Il se remit au travail, le cœur

battant au rythme régulier de la lame sur le bois. Si Philoctète était avec lui, si son héros veillait sur lui, alors le monde apprendrait à le craindre et à l'écouter.



Chaque jour qui passait était une petite éternité. Dépourvu de ce qui donnait un sens à sa vie, l'ordre militaire et la compagnie de ses pairs, perdu au milieu d'une nature qu'il maîtrisait mal, Adras ne savait plus à quoi se raccrocher.

À rien, en réalité. Il fallait tout réinventer. Était-il même encore un être humain ? Qu'est-ce qui le différenciait d'un animal ? L'instinct de survie était similaire, les besoins aussi.

On est peu de chose quand les lois et les règles s'envolent.

Pour se donner du courage et éviter de penser à sa solitude, Adras ressassait les chants de guerre qu'il avait toujours fredonnés.

*Non, peuple de guerriers, race du grand Alcide
Les dieux n'ont point de nous détourné le regard
Quels que soient les ennemis, leur nombre, les hasards,*

*De ton sort aujourd'hui c'est le glaive qui décide*²...

Ses maîtres avaient raison : on allait au bout de soi-même quand on était seul. Le silence et le temps mettaient en évidence ce qui comptait vraiment.

Les chants, par exemple. Voilà un des éléments essentiels. Tous les hoplites les connaissaient par cœur, ces refrains. Et sans qu'on s'en rende compte, ils donnaient de la force et de l'énergie. On leur avait appris à manier le glaive, à montrer leur supériorité face à l'ennemi. À s'imposer, à dominer. Prenant conscience de cela, Adras chantait sans relâche pour signifier à la solitude qu'elle ne gagnerait pas.

Marcher au pas, mimer la puissance de l'armée, comme s'il était encore entouré d'une section entière de fantassins. Toutes ces valeurs restaient présentes en lui. Rester fort grâce aux bases de l'éducation qu'il avait suivie. Endurance. Discipline. Force. Endurance. Discipline. Force. Endurance. Discipli...

Il s'interrompit subitement. Là-bas, alerte danger.

Cette fois, il était précieux d'être seul. Plus on était nombreux, plus il était compliqué d'immobiliser la troupe.

Alerte danger, mouvement à ta droite. Adras, sois vigilant.

² Inspiré des chants de Tyrtée

Les yeux plissés, la main sur son glaive pour parer à toute éventualité, il examina les alentours. Un petit couinement, puis un autre, plus fort cette fois. Les battements de son cœur s'accéléraient. Il suivit la direction du bruit en prenant son temps. Et là, au creux d'un petit trou de verdure, il vit une renarde rousse ; elle surveillait ses quatre petits qui couraient autour d'elle.

Oh !

Ils ne savaient pas encore que leur existence allait basculer très vite. Car ils seraient son dîner. Et son repas du lendemain.

Parfait, le vent était contre lui, ils ne sentiraient pas son odeur. Adras allait s'approcher lentement, très lentement. Suffisamment près pour être sûr de ne pas les rater.

Les renardeaux gambadaient dans tous les sens, inconscients du danger qui s'approchait. Ils se taquinaient et jouaient à cache-cache. Ah, ah. La mère avait oublié de leur apprendre les rudiments de la vie, on dirait. Ignoraient-ils qu'on n'était tranquille nulle part ?

Adras se déplaça avec agilité. Chaque craquement de branche semblait résonner dans toute la montagne. Il devait se dépêcher.

Voilà, il se trouvait à quelques mètres d'eux. Il pouvait sentir leur odeur d'animal sauvage. La renarde releva subitement la tête, ses yeux jaunes le fixèrent avec une méfiance instinctive. Mais elle ne bougea pas, parce que sa progéniture était là, elle devait la défendre. Le cœur d'Adras battait à tout rompre. C'était le moment. Il arma son arc, il visa...

Schlak !

Un seul coup, bref, suffit. Sa nouvelle arme était efficace.

Il venait d'avoir la mère, la plus grosse. Elle s'écroula sans pouvoir réagir.

Immobiles et interloqués, les petits la dévisagèrent. Puis l'un d'eux poussa un cri strident, aussitôt accompagné des trois autres. Concert de couinements. Adras s'approcha pour récupérer sa proie, ce qui les fit fuir. Ils slalomèrent dans l'herbe, affolés, bruyants, vulnérables. Il n'essaya même pas de les attraper. Qu'ils se cachent où ils veulent, les malheureux ! Il les attraperait le lendemain ou un autre jour. Maintenant qu'ils étaient seuls, ils seraient encore plus facilement à sa portée.

Chapitre 3

La nuit était tombée depuis un petit moment déjà. La viande rôtissait en dégageant un parfum puissant qui le faisait saliver. Les yeux fixés sur un feu qu'il protégeait sous une pierre pour éviter d'être repéré, Adras attendait qu'elle soit cuite à point. Il ne se débrouillait pas si mal, en fait, maintenant qu'il avait son nouvel arc. Encore quelques semaines, et il n'aurait plus d'inquiétudes sur la manière dont l'année pourrait se passer. Quant à la nuit, il se débrouillait bien. À l'agogé³, il avait l'habitude de construire son propre lit le soir, à l'aide de roseaux grossiers qui poussaient près de la rivière, et qu'il devait briser à la main sans utiliser le couteau. Ici, il utilisait la même technique.

Cependant, l'exemple de Cynés et Zôos s'incrétait dans sa mémoire. Avant de partir, eux aussi étaient de vaillants et conquérants éphèbes. Eux aussi étaient promis à un brillant avenir. Adras se souvenait de leur regard lorsqu'ils avaient grimpé dans un char en direction de la montagne, pour leur

³ Voir dossier documentaire pour la définition et des informations supplémentaires.

cryptie, l'année précédente. C'était un regard de vainqueur, confiant et plein d'assurance.

Ils n'étaient jamais revenus. Une fois l'année terminée, la plupart des camarades avait réapparu. Mais ni Cynés, ni Zôos. Personne n'avait jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ils gisaient sûrement quelque part dans la montagne, et personne ne le saurait jamais.

Avaient-ils attrapé du gibier et l'avaient-ils fait cuire, eux aussi ? Étaient-ils morts dès les premiers jours, ou avaient-ils tenu plusieurs saisons avant de succomber à un dernier danger ?

Et pourtant. Après deux mois, à présent, sa cabane était plus résistante, ses outils aiguisés et efficaces, une tunique lui recouvrait le corps. Il se sentait prêt à affronter les semaines à venir.

Tellement prêt qu'il ne prêta pas attention au bruissement derrière lui.

Enfin si, mais un peu tard.

Lorsqu'il se retourna, ce fut pour constater que le bruit n'était pas celui d'un animal. C'était le froissement d'une sandale sur le sol, le genre de son qu'un humain produit quand il ne cherche pas à être silencieux. Une provocation.

L'instinct, forgé par des années d'entraînement à l'agogé, prit le dessus. En une fraction de seconde, Adras pivota sur ses talons et abandonna sa broche qui faillit basculer dans le feu. Sa main droite se referma sur le manche de son couteau, aussi utile pour dépecer un lièvre que pour trancher une gorge.

Une masse sombre se détacha de l'ombre du châtaignier. La lune, presque pleine, dessina la silhouette d'un jeune homme, à peine plus grand que lui, les épaules larges et une posture qui transpirait l'arrogance.

Robur.

Il tenait un long bâton de marche dans sa main, non pas comme un appui, mais comme on tient une lance. Un sourire en coin flottait sur ses lèvres.

– Ta jolie cabane t'a rendu négligent. J'aurais pu t'égorger avant même que ta viande soit cuite. Je t'ai repéré depuis au moins deux jours. Tu as la discrétion d'une garnison d'Athéniens, ah ah !

Ce n'était pas un compliment ! Adras ne put retenir un mouvement de colère. Il détestait pourtant ces élans d'humeur qu'il avait du mal à contrôler. La colère était un

aveu d'impuissance. Et Robur excellait dans l'art de la susciter.

– Et toi, tu t'ennuyais tellement dans ta forêt que tu as dû venir jouer dans la mienne ? répliqua Adras, la voix plus basse qu'à l'accoutumée.

Il ne l'aurait pas avoué, mais c'était la première fois qu'il parlait à quelqu'un depuis le début de sa cryptie... et c'était plutôt agréable.

Robur fit un pas en avant et traça avec le bout de son bâton un cercle dans la terre meuble.

– Je ne joue pas. Je m'assure que mes futurs compagnons d'armes sont dignes de ce nom. Et pour l'instant, je vois un garçon qui se préoccupe surtout de son dîner.

C'en était trop. Sans réfléchir, Adras bondit. Le couteau décrivit un arc rapide visant le flanc de l'importun. Robur, cependant, s'y attendait. D'un coup sec, son bâton frappa le poignet d'Adras. La douleur, fulgurante, lui arracha un grognement et le couteau tomba au sol avec un bruit mat.

Profitant de cette ouverture, Robur se jeta sur lui. Le choc fut brutal. Ils roulèrent à terre, dans un mélange de grognements, de crissements de feuilles et du bruit sourd de leurs poings. On aurait dit des loups qui se disputaient un territoire.

Adras, plus agile, réussit à se glisser sur le dos de son ennemi et chercha à l'étrangler avec son avant-bras. Mais Robur, d'une puissance bestiale, se cambra violemment et les projeta tous les deux contre un tronc d'arbre. Le souffle coupé, Adras relâcha sa prise.

Ils restèrent là, haletants, à quelques centimètres l'un de l'autre. La lueur du feu dansait sur leur visage en sueur, maculé de terre. Dans les yeux de Robur, Adras ne vit plus seulement de la moquerie, mais une étincelle de respect.

– Tu es rapide, admit-il en se relevant et en tendant une main à son camarade.

Celui-ci hésita avant de la saisir. La poigne de son rival était ferme, sans malice.

– Et toi, tu frappes comme un hilote en colère, répliqua-t-il en massant son poignet endolori.

Un silence s'installa. Robur s'approcha du feu et retourna la broche d'un geste expert, ce qui empêcha la viande de brûler.

– Un renard ? demanda-t-il.

– Oui, une femelle. Les quatre petits rodent encore par ici. Je compte bien les manger prochainement.

– Chasser et construire des cabanes, c’est bien, dit Robur sans un regard pour Adras. C’est ce qu’on attend de nous. Survivre. Mais ce n’est pas comme ça qu’on gravera notre nom dans la mémoire de Sparte.

Adras ramassa son couteau et le remit à sa ceinture. Il se méfiait de changement de ton. Robur n’agissait jamais sans raison.

– Et quelle est ta grande idée ? Attaquer une garnison athénienne à toi tout seul ?

Le nouveau venu se tourna vers lui et, cette fois, son visage était d’un sérieux absolu. Le masque de l’arrogance était tombé.

– Mieux. Je sais où se cache un groupe d’hilotes. Des fugitifs qui viennent des mines du Laurion. Ils ont traversé la frontière et sèment le trouble dans les fermes du sud. Ils sont dirigés par un Thrace, un ancien gladiateur, si j’ai bien entendu.

Adras sentit un frisson parcourir son échine, sans rapport avec le froid de la nuit. La cryptie n’était pas seulement une épreuve de survie. C’était aussi une mission de contrôle et de terreur envers la population d’hilotes, pour étouffer dans l’œuf toute velléité de révolte. Attaquer des fugitifs armés,

menés par un guerrier... c'était un autre niveau de risque. Et de gloire.

– Les éphores⁴ seraient satisfaits, murmura Adras, l'esprit tournant à plein régime.

– Satisfaits ? rectifia Robur avec un éclat dans le regard. Ils n'oublieraient jamais les deux jeunes gens qui, pendant leur cryptie, ont réussi là où des soldats expérimentés ont échoué. Pense à notre réputation à notre retour. Nous ne serions plus de simples Spartiates. Nous serions des héros.

Il laissa ses mots en suspens dans l'air froid de la nuit. Il proposait une alliance. Une alliance dangereuse, où la confiance serait aussi vitale que la lame d'une épée. Le succès leur apporterait une gloire immense. L'échec, une mort anonyme et honteuse dans les montagnes.

Adras regarda son campement, et sa petite victoire sur la nature sauvage lui parut soudain dérisoire. Il regarda Robur, son rival, son ennemi, peut-être son seul véritable égal.

La viande était enfin cuite. Il la retira du feu et, avec son couteau, en coupa un morceau qu'il tendit à Robur.

– Mange, dit-il. Nous aurons besoin de forces. Dis-moi tout ce que tu sais sur ce Thrace.

⁴ Voir la définition en fin d'ouvrage.



Trois nuits plus tard, accroupis dans un fourré d'épineux qui leur lacérait la peau, Adras et Robur observaient le campement des hilotes, niché au fond d'un petit cirque rocheux, entouré de châtaigniers. Il dessinait comme une cicatrice dans le flanc du Taygète, presque invisible depuis le bas de la vallée. La fumée d'un feu de cuisson s'élevait paresseusement. C'était le seul élément qui trahissait leur position. Une dizaine d'hommes, peut-être plus, s'y trouvaient. Des visages durs, des corps secs et noueux, forgés par le labeur et la fuite.

– Ils sont plus nombreux que tu ne le pensais, murmura Adras, dont le cœur battait contre ses côtes.

– Ce ne sont que des hilotes. Des esclaves, souffla Robur avec mépris. Le Thrace, regarde, c'est celui-là.

Il désigna du menton un colosse à la barbe noire et drue qui aiguisait une sorte de longue serpe sur une pierre plate. L'homme ne ressemblait pas aux hilotes qu'ils connaissaient. Il se tenait droit, ses muscles roulaient sous sa peau tannée, et ses yeux balayaient sans cesse les environs avec une vigilance de prédateur.

Durant deux jours et deux nuits, ils avaient débattu du plan. Adras, prudent, voulait attendre. Observer leurs habitudes, créer une diversion pour isoler le chef. Robur, bouillonnant d'impatience, avait balayé ses objections d'un revers de la main.

– La gloire n'est pas pour les lâches, Adras. Une attaque rapide, frontale. On frappe la tête, et le corps s'effondrera. Souviens-toi de ce qu'on nous a appris.

Leur compromis fut boiteux, un mélange instable de deux volontés contradictoires. Ils attaqueraient ensemble, à la faveur de la nuit la plus sombre, en essayant d'approcher sans bruit avant de déchaîner leur fureur.

C'était la première erreur.

Quand la lune fut masquée par les nuages, ils commencèrent leur descente. Leurs pieds, endurcis par des semaines de vie sauvage, ne faisaient presque aucun bruit sur la roche. Le vent dans les branches couvrait leurs rares bruits de pas. Ils sentaient le métal froid de leurs lames contre leur peau, le goût de la peur et de l'excitation dans leur bouche. Deux louveteaux qui s'apprêtaient à défier le maître de la meute.

Ils étaient à moins de trente pas du camp quand le pied de Robur accrocha quelque chose. Ce fut juste un cliquetis sec et sinistre. Mais une série de petits ossements d'animaux, enfilés sur une corde tendue à ras du sol, s'entrechoquèrent aussitôt dans le silence.

Un piège. Ils venaient de déclencher un piège.

Un aboiement rauque déchira la nuit. Un chien efflanqué, tout en nerfs et en crocs, jaillit de l'ombre.

Le camp s'éveilla en un instant.

– Maintenant ! hurla Robur, puisque toute idée de discrétion était anéantie.

Ils se jetèrent en avant, non plus comme des chasseurs, mais comme du gibier acculé. Des silhouettes surgirent des tentes rudimentaires, armées de pioches, de haches de bûcheron et de gourdins. Le Thrace, lui, avait déjà sa serpe à la main. On voyait la lame luire à la lueur mourante du brasier.

La suite, Adras serait bien en pleine de la raconter, car ce fut le chaos. Il para un coup de pioche qui aurait pu lui fendre le crâne et plonge sa lame dans la cuisse de son assaillant. L'homme hurla et s'effondra, mais un autre le remplaça aussitôt. Ces hilotes ne fuyaient pas. Ils se battaient avec

l'énergie du désespoir, pour maintenir une liberté qu'ils avaient fraîchement volée.

Adras perdit Robur de vue. Encerclé, il frappait et esquivaient les coups dans un tourbillon mortel. Une douleur fulgurante lui traversa le bras quand un gourdin clouté s'abattit sur lui. Il grimaça, mais sa formation reprit le dessus, et tentant d'ignorer la douleur, il se focalisa sur la menace.

C'est alors qu'il entendit un cri différent des autres. Un cri de rage et de douleur qu'il connaissait bien. Il se retourna et vit l'impensable. Robur, le puissant Robur, avait tenté d'appliquer son plan : il avait chargé le Thrace. Le colosse, avec une aisance déconcertante, avait dévié la lance improvisée de Robur et sa serpe s'était abattue. Pas pour tuer, mais pour mutiler. La lame avait ouvert une entaille profonde dans la jambe de son camarade, de la cuisse au genou.

Robur s'effondra, le visage tordu par la stupéfaction et la douleur. Le Thrace leva sa serpe pour le coup de grâce. La gloire, la réputation, les éloges des éphores... Tout cela s'évapora comme de la fumée. Adras n'avait pas le choix, il ne vit que son compagnon, son rival, sur le point de mourir dans la saleté, loin de Sparte. Sans réfléchir, il attrapa une

torche plantée près du feu central et la lança de toutes ses forces sur la plus grande des tentes.

L'embrasement fut instantané. Des flammes rugirent vers le ciel et projetèrent des ombres dansantes. Un vent de panique courut parmi les hilotes qui se détournèrent pour sauver leurs maigres possessions et leurs camarades qui dormaient encore.

C'était la diversion dont ils avaient besoin. Adras se rua vers son camarade, le saisit par la tunique et le tira en arrière, loin de la lame du Thrace qui s'abattit dans le vide.

– Debout ! hurla-t-il, la voix brisée par l'adrénaline et l'effort.

Robur, livide, tenta de s'appuyer sur sa jambe valide. Un sang sombre et abondant giclait de sa blessure.

– Je... Je ne peux pas...

Adras passa le bras de Robur sur ses propres épaules, si bien qu'il supportait presque tout son poids. Et ils fuirent. Finie la gloire des guerriers spartiates, ils étaient deux adolescents terrifiés, l'un boitant, l'autre saignant du bras, qui s'enfonçaient dans la nuit hostile. Derrière eux, les cris de fureur des hilotes et le crépitement du feu qui dévorait leur

campement et le peu qui restait de l'orgueil des deux Spartiates.

Ils ne s'arrêtèrent que bien plus tard, les poumons brûlants et le corps en souffrance. Les bruits de poursuite s'étaient tus.

Ils s'effondrèrent dans un ravin humide, à l'abri d'un rocher qui suintait. Robur était à moitié inconscient. Le bras d'Adras était en feu, sa tête tournait en continu, sous l'effet du froid et du choc.

Ah ils étaient beaux, les héros de Sparte ! Ils grelottaient et tremblaient. Parviendraient-ils à se relever un jour ?

L'un après l'autre, dans un souffle saccadé, ils s'endormirent. Ou s'évanouirent, qui sait.

Chapitre 4

Le froid tira Adras des limbes. Un froid mordant, qui s'infiltrait sous sa tunique déchirée et lui gelait les os. Il ouvrit les yeux. Le jour naissait à peine, et peignait le ciel d'un gris triste et délavé. Chaque muscle de son corps hurlait. La douleur à son bras s'était muée en un élancement sourd et constant. La honte, elle, l'enveloppait telle une seconde peau, mal ajustée et irritante. Ils ne pouvaient pas rester là. Mourir dans la faiblesse. Et être vus dans un fossé après avoir fui des hilotes... L'humiliation serait pire que la mort elle-même.

Il tourna la tête avec une grimace. Robur gisait à ses côtés, le visage cireux et le souffle court. Sa jambe, tordue en un angle inquiétant, était enflée et avait pris une vilaine couleur violacée.

Puisant dans des réserves qu'il ne se connaissait pas, Adras se hissa sur les genoux. Le monde tangua violemment. Il ferma les yeux, attendit que le vertige se calme puis se força à se relever. Chaque mouvement était une torture. Il secoua Robur, d'abord doucement, puis avec plus de force.

– Debout.

Un vague grognement tint lieu de réponse.

– Debout, allez ! Sinon, les hilotes se chargeront de nos funérailles. Ou les corbeaux !

Le souvenir de leur galère commune eut plus d'effet que la secousse. Robur entrouvrit des paupières lourdes. Il tenta de s'appuyer sur ses bras pour se redresser, mais il retomba à terre avec un cri étouffé.

– Je ne peux pas, siffla-t-il entre ses dents serrées, le visage blême.

Adras sentit une vague de désespoir l'envahir, mais il la repoussa. Endurance, discipline, force. Bannir la faiblesse, c'était ce qu'on lui martelait depuis l'enfance. Il observa les environs. La vallée du Taygète s'étendait autour d'eux, austère et indifférente. Au loin, sur le flanc d'une colline, une forme se dessinait. Une bâtisse isolée, sans doute une bergerie. Un toit.

– Là-bas, il faut qu'on y aille.

Il n'y eut aucune discussion. Pour la première fois depuis qu'Adras le connaissait (c'est-à-dire l'enfance), Robur se laissa faire. Le trajet fut un véritable calvaire. Chaque pas était un supplice pour la jambe de l'un ; chaque effort ravivait le feu dans le bras de l'autre, qui soutenait son camarade du

mieux qu'il le pouvait. Ils avançaient dans un silence seulement brisé par des halètements et des grognements de douleur.

Si c'était une bergerie, elle était abandonnée, car aucun mouton ne paissait autour. D'ailleurs en s'approchant, ils se rendirent compte que les volets pendaient, à moitié cassés. Une porte disloquée battait doucement dans le vent matinal.

À l'intérieur, l'odeur de paille humide et de poussière les accueillit. Il y avait un foyer de pierre, une paillasse éventrée et quelques poteries brisées. Autant dire, un palais.

Adras allongea Robur sur la couche du mieux qu'il put, puis s'attela à leur survie avec une efficacité mécanique. Il trouva un seau à moitié rempli d'une eau de pluie croupie. C'était mieux que rien. Il déchira une partie de sa tunique pour nettoyer la plaie béante de son bras. Chaque passage lui valut une grimace de douleur. La chair était à vif, ce n'était vraiment pas beau à voir.

Puis il s'occupa de Robur. La cheville et le mollet n'étaient plus qu'une masse informe et sombre. Adras serra les mâchoires. Il n'était pas guérisseur, alors il fit ce qu'il put : il lava la plaie avec ce qui restait de l'eau du seau, et l'enveloppa de linges, déchirés dans la tunique de Robur. Ce

dernier endurait le soin sans un mot, les yeux fixés sur le plafond délabré, le corps tremblant de fièvre. Endurance, discipline, force.

Adras s'écroula à son tour, épuisé.

Les deux premiers jours s'écoulèrent dans une brume de douleur et de demi-sommeil. Adras sortait à l'aube et au crépuscule, en se déplaçant comme une ombre, pour trouver de l'eau plus fraîche à une source voisine, et quelques racines amères qu'il faisait bouillir dans un pot ébréché sur un petit feu. Il nourrissait Robur comme on aurait nourri un enfant, en lui faisant avaler un brouet insipide.

Dans ses rares moments de lucidité, son camarade le dévisageait avec un mélange de gratitude et de fureur. Être ainsi diminué, dépendre de son rival... c'était une torture plus subtile mais tout aussi terrible que la douleur physique.

Au matin du troisième jour, la fièvre de Robur tomba enfin. Il se réveilla, l'esprit clair pour la première fois. Adras était assis contre le mur opposé, et changeait le bandage de son propre bras.

– Combien ? demanda finalement Robur, la voix cassée.

– Combien quoi ?

– Les hilotes. Combien étaient-ils ? Je n'ai pas bien vu.

Adras hésita. Depuis trois jours, il revivait la scène dans son esprit. Il voyait les silhouettes massives surgir des ombres, une lueur sauvage dans leurs yeux.

– Sept, peut-être huit.

Robur laissa échapper un rire bref, sans joie.

– Huit. Et nous étions deux futurs Égaulx de Sparte. Quelle honte... Maudits chiens, ils nous ont battus.

Adras se concentra sur son bandage en le serrant plus que nécessaire.

– Ton idée était stupide. Attaquer de front. Sans observer assez longtemps. Pourquoi as-tu crié ? Pourquoi t'es-tu jeté en avant comme un sanglier enragé ? Tu voulais leur faire peur, tu les as juste prévenus de notre présence.

– Je suivais ton plan ! Tu as dit qu'il fallait frapper vite et fort !

– Je n'ai jamais dit ça rétorqua Adras en se levant d'un bond. De toute manière, tu as une cervelle pour juger par toi-même, non ?

Robur tenta de se redresser, mais une grimace de douleur le cloua sur place. Sa hargne, cependant, était intacte.

– Et toi, tu réfléchis tellement que l'occasion te passe sous le nez ! À l'agagé, c'était pareil. Toujours à peser le pour et le

contre pendant que les autres agissaient. Sparte n'a pas besoin de penseurs, Adras. Elle a besoin de guerriers.

Adras sentit la rage monter, chaude et amère. Il allait répliquer, dire à Robur tout le mépris que lui inspirait sa force brute et sans cervelle, quand un hurlement lointain déchira la nuit. Un loup. Le son glaçant sembla vider la bergerie de toute leur colère pour la remplacer par une peur plus ancienne, plus primale.

Leur querelle leur parut soudain dérisoire. Ennemis l'un de l'autre ? Non. Leurs ennemis étaient dehors : les hilotes qui pourraient chercher à se venger, les bêtes sauvages attirées par l'odeur du sang, et surtout, l'échec qui ternirait leur retour à Sparte.

Ils se dévisagèrent, haletants ; leur vieille rivalité reprenait ses droits sur les ruines de leur fierté. Mais cette fois, quelque chose était différent. Dans le regard de Robur, Adras ne vit pas seulement de l'animosité, mais aussi le reflet de sa propre frustration, de sa propre peur. Ils n'étaient plus deux éléments de leur agogé qui se disputaient la première place. Ils étaient deux survivants dans une cabane miteuse, loin de tout.

Robur rompit le silence qui s'installait et demanda d'une voix plus calme :

– Ta blessure... elle est propre ?

Le changement de ton déconcerta Adras qui jeta un œil à son bras.

– Je crois. Et ta jambe ? J’ai changé plusieurs fois le bandage mais...

– Le feu est parti, admit Robur. Quant à l’os... Je ne sais pas.

Un nouveau silence s’installa, moins hostile. Ils avaient échoué ensemble. Ils s’étaient mutuellement sauvé la vie. Et ils survivraient, si les dieux le voulaient bien.

Solidaires jusque dans leur échec.

– Quand nous serons guéris, nous les retrouverons, lança Adras.

Son compagnon secoua la tête.

– Non. Nous finirons notre cryptie. Que cette attaque calamiteuse nous serve de leçon. La prochaine fois, nous ne serons pas aussi stupides. Nous serons des ombres, pas des sangliers.

Adras acquiesça lentement. Robur avait raison. La force brute ne suffisait pas. La cryptie n’était pas un simple test de combat, c’était un test d’intelligence et de ruse. Ils venaient d’apprendre la leçon de la plus dure des manières.

Pendant les deux jours suivants, ils s'entraidèrent sans un mot de reproche. Ils partageaient la maigre nourriture et le fardeau du silence. Adras sentait ses forces revenir. Robur, lui, commença à s'asseoir, puis un matin il réussit à se tenir debout en s'appuyant au mur, le visage tordu par la douleur mais illuminé par une volonté tenace. Il éclata d'un rire de soulagement. À ses côtés, Adras souriait aussi. Endurance, discipline, force : leur éducation sans failles leur permettrait de survivre, oui.

Oh, la rivalité n'avait pas disparu ; elle était tapie dans l'ombre, prête à resurgir. Mais pour l'instant, une trêve fragile s'était installée, dictée par la nécessité. Adras ferma les yeux un instant, le poids des mois de cryptie qui lui restait encore à endurer s'abattit sur lui. Ce ne serait pas seulement une épreuve de survie, mais une bataille constante contre lui-même, et contre celui qui était à la fois son allié et son concurrent.

C'est alors que la porte s'ouvrit en grinçant.

Chapitre 5

Le rire de Robur mourut sur ses lèvres. D'un même mouvement, les deux Spartiates se figèrent, les muscles bandés par un réflexe millénaire. Adras pivota, la main sur le manche de son glaive.

Dans l'encadrement de la porte, se tenait une silhouette frêle, découpée par la lumière crue du matin. Ni un guerrier, ni un homme, c'était une jeune fille, peut-être âgée de seize ou dix-sept ans, comme eux. Une hilote, à en croire la tunique en peau de chien qu'elle portait. Elle tenait un petit bol en bois. Ses yeux, immenses et sombres, s'écarquillèrent de stupeur en découvrant les deux intrus. Le bol lui échappa des mains et heurta le sol dans un bruit mat.

Le silence se fit. Pour la jeune fille, ce n'était qu'une bergerie familiale. Pour eux, c'était un refuge violé, un secret exposé.

– Tue-la, Adras.

La voix de Robur siffla, sans appel. C'était l'ordre logique, l'unique solution. Un témoin était une menace. Et un hilote n'avait pas plus de valeur qu'un animal sauvage. Ro-

bur, encore appuyé au mur, ne pouvait agir. Il devait donc accomplir la funeste besogne.

Le devoir commandait. Le jeune homme fit un pas en avant. Son corps savait comment réagir. Sa main dégaina la lame courte dont l'acier capta un rayon de soleil. Il ne ressentait rien. C'était une nécessité, un acte de la cryptie aussi naturel que de chasser un lièvre pour se nourrir.

Il leva les yeux vers sa cible pour mesurer le coup final. Leurs deux regards se croisèrent. Adras s'attendait à trouver la terreur abjecte d'une bête acculée. Il y vit la peur, certes, une peur paralysante qui la clouait sur place. Mais derrière ce voile de panique, il perçut autre chose. Une lueur. Pas de défi, pas de haine : une sorte de dignité farouche, une conscience qui refusait de s'éteindre. Dans la profondeur de ses pupilles, il n'y avait pas une esclave, un objet ou une menace. Il y avait une personne. Une personne qui tenait à sa vie aussi clairement que lui à la sienne.

Le bras d'Adras, qui avait commencé à se lever, s'immobilisa. Les préceptes de ses maîtres, les règles de Sparte, la voix de Robur, tout se mêla dans un bruit de fond lointain et absurde. La tuer ? Tuer cet être qui le regardait

comme un autre humain sur le point de commettre l'irréparable ?

Pourquoi ?

– Adras ! Qu'est-ce que tu attends ? gronda Robur, la voix tremblante de fureur et d'incompréhension.

Lentement, contre chaque fibre de son éducation, contre toute logique de survie, Adras abaissa son arme. Le mouvement fut infime, mais il scella son choix. Il secoua la tête, de manière à peine perceptible.

– Non.

Le mot fut un murmure, mais il résonna dans la bergerie comme un coup de tonnerre. Robur le dévisagea, les yeux fous de rage.

– Tu as perdu l'esprit ? Elle va donner l'alerte ! Toute la vallée saura que nous sommes ici ! Tue-la ou je te jure que...

La douleur de sa jambe le fit grimacer et l'empêcha de terminer sa phrase.

Profitant de cette seconde de répit, la jeune hilote sembla sortir de sa torpeur. Ses yeux ne quittaient pas Adras. Ce n'était plus un regard de peur, mais une intense et muette interrogation. Puis, avec une lenteur qui parut infinie à Adras,

elle recula d'un pas, puis d'un autre. Sans un cri, sans un mot, elle fit volte-face et disparut en courant, biche effarouchée.

Quand le silence retomba, la porte ouverte laissait entrer la lumière du jour sur une véritable rupture. Adras n'osa pas se retourner. Il sentait le poids du regard de Robur dans son dos, qui ne contenait plus aucune camaraderie.

– Tu viens de nous condamner, articula son compagnon d'une voix blanche. Par faiblesse. Par pitié. Tu n'es pas digne d'être un Spartiate. Tu n'es qu'un lâche.

Chacune de ses syllabes suintait le mépris.

Les mots de Robur restèrent en suspens dans l'air froid de la bergerie, plus tranchants que n'importe quelle lame.

Lâche.

Adras sentit le mot s'imprimer dans sa chair, telle une marque invisible qui le marquerait davantage que sa blessure au bras. Il ne répondit pas. À quoi bon ? Le jugement était tombé, irrévocable. Entre eux, il n'y avait plus de complicité, plus de rivalité, plus rien. Juste le vide creusé par une décision que Robur ne comprendrait jamais.

Tout en restant de dos et en rassemblant le minuscule baluchon avec ses affaires, Adras répondit :

– Je t’ai sauvé la vie, je t’ai soigné du mieux que j’ai pu. On est quittes.

Et il sortit, faisant claquer la porte de la bergerie.



Le soleil du matin lui parut agressif. Il quittait les lieux en laissant derrière lui son seul allié dans cette nature hostile. Chaque pas qui l’éloignait était un pas de plus vers une solitude totale. Il n’était plus seulement un Spartiate accomplissant sa cryptie, il se sentait comme un paria, un traître à sa propre cause.

Il marcha des heures, le corps endolori, l’esprit en tumulte. La douleur de son bras s’était réveillée, et chaque pas le faisait souffrir. Au bout d’un moment, il ne sut même plus pourquoi il avait refusé de tuer cette fille. Il connaissait les conséquences de son refus, il était évident que Robur serait furieux. Alors pourquoi s’être volontairement exclu ?

Il ne le savait pas.

Vraiment pas.

Tout s’était emmêlé.

Ce qu'il savait, c'est que les yeux noirs de la fille le poursuivaient. Pour une raison indéfinie, il sentait qu'il fallait lui laisser la vie sauve.

Et les dieux, que pouvaient-ils penser de son acte de folie ? Il repensa à Philoctète. Après la prise de Troie, il n'avait pas osé retourner chez lui, à cause de sa plaie purulente qui répandait une odeur atroce. Il avait préféré partir et s'était installé en Calabre où il avait bâti une ville. Jamais il ne s'était découragé, jamais il ne s'était avoué vaincu.

Tout en marchant, Adras joignit ses mains dans un geste de prière :

« Ô dieu, je t'en conjure, ne me laisse pas seul ainsi, privé de tout, en proie aux tourments. Ne me néglige pas, dussé-je être au dernier rang de tes soucis. Il te sera pénible, je le sais, oui, il te sera pénible de me prendre avec toi ; ose-le pourtant : les âmes bien nées haïssent le mal et mettent leur gloire à faire le bien. Si tu m'abandonnes, le reproche et la honte s'attacheront à toi ; si tu écoutes ma prière, quelle renommée sera ta récompense ! Je tombe à tes genoux, tout faible que je suis, infortuné ! Non, ne m'abandonne pas loin de tout humain ; sauve-moi, aie pitié de moi ; songe à la vie humaine, traversée de tant d'épreuves, de tant de périls, et où règne

tantôt le bonheur, tantôt son contraire. Il faut, quand on est hors de l'adversité, avoir l'œil sur elle ; un homme est-il heureux, c'est alors surtout qu'il doit veiller, de peur que sa prospérité ne s'évanouisse subitement. »⁵

Enfin, il rejoignit la petite cabane qu'il avait aménagée au début de sa cryptie. Ce refuge, jusque-là symbole de son autonomie et de sa fierté, lui parut soudain misérable et froid. C'était la tanière d'un loup solitaire, chassé de sa meute.

D'ailleurs, il ne pourrait pas y rester, car Robur connaissait sa cachette.

Les jours suivants s'écoulèrent dans une routine mécanique. Il chassait, posait des pièges, cherchait des racines comestibles, filtrait l'eau du ruisseau. Il dénicha une petite anfractuosité rocheuse où il décida d'  lire domicile et y déplaça son paquetage.

Son corps, façonné par des années d'entraînement, exécutait les gestes de survie avec une efficacité redoutable. Il faisait preuve d'endurance face à la faim et à la douleur. Il maintenait la discipline de ses habitudes. Il utilisait sa force

⁵ Prière directement inspirée de celle de Philoctète, citée par Sophocle.

pour se hisser le long des parois rocheuses. Endurance, discipline, force. Ah, ah ! On y revenait toujours !

Pourtant, quelque chose était brisé. La flamme qui animait ces préceptes s'était éteinte. Pour qui se montrer à la hauteur, pourquoi chercher toujours la première place ?

Pour Sparte ? La cité qui lui avait enseigné que la pitié était une gangrène et qu'un hilote n'était qu'un obstacle à éliminer ? La cité qui, si elle avait connaissance de son acte (ou plutôt de son non-acte) la couvrirait de son opprobre et ferait de lui un inférieur ? La fierté qu'il ressentait à surmonter les épreuves s'était muée en une interrogation lancinante. Il n'était plus un futur citoyen s'aguerrissant pour la gloire de sa partie, il était un fugitif obéissant à des lois dont il ne comprenait plus le sens profond. La force pour tuer une fille désarmée ? La discipline pour obéir à un ordre qu'il jugeait insensé et abject ? L'endurance pour supporter le poids d'une cruauté qui n'était pas la sienne ?

Un matin, alors qu'il vérifiait une ligne de collets, son chemin le mena près du terrier où, quelques semaines auparavant, il avait tué une renarde pour sa fourrure et sa maigre viande. Poussé par une impulsion qu'il ne s'expliqua pas, il s'approcha.

Un gémissement faible, à peine audible, s'éleva de l'entrée du terrier. Adras se pencha. Blottis les uns contre les autres au fond du trou obscur, quatre boules de poils tremblaient. Ils avaient bien grandi mais leur maigreur faisait peine à voir. Ils étaient affamés, orphelins par sa faute, condamnés à une mort lente et certaine.

Il savait ce qu'auraient dit ses maîtres : les ignorer. C'était la loi de la nature, la même loi impitoyable qui régissait sa propre existence. S'encombrer de ces créatures était une folie, une perte de temps et de précieuses ressources. Une faiblesse.

Pourtant il avait pris soin de Robur.

Et la voix de ses maîtres était plus faible, aujourd'hui. En pensée, il revit les yeux de la jeune hilote, fière et déterminée. Dans le couinement pitoyable de ces renardeaux, il n'entendit pas la loi de la nature, mais l'écho de sa proche action. Il était la cause de leur agonie.

Alors il fit une chose insensée – encore une. Une chose qu'aucun guerrier de Sparte n'aurait jamais envisagée.

Avec une infinie précaution, il plongea la main dans le terrier et sortit les petites créatures une par une. Elles étaient si légères, leur cœur battait à toute allure contre sa paume. Il

les déposa dans le repli de sa tunique pour leur offrir un peu de sa chaleur.

Il les adoptait.

Chacun d'eux avait une fourrure rousse, mais les teintes variaient. Auparavant, il aurait juré qu'ils étaient tous les quatre identiques, mais à les observer de près, il se rendit compte qu'il y avait pas mal de différences entre eux. L'un avait une petite tache blanche sous le cou, qui ressemblait à une lune. La gueule d'un autre était plus allongée et son pelage d'un roux éclatant. La fourrure du troisième était plus foncée, comme s'il s'était roulé dans la terre. Quant au quatrième, Adras ignorait comment le caractériser, à part qu'il remuait encore plus que les autres, pas une seconde de repos.

Tiens, ça lui donnait presque envie de leur donner un nom. Ils pourraient se nommer Lune, Feu, Terre et Vent. Vous avez faim, les petits, hein ! Attendez, Adras allait se débrouiller pour vous trouver de quoi manger.

En cet instant, il sut qu'il venait de tourner le dos à Sparte de manière bien plus radicale qu'en épargnant une vie humaine. Il venait de choisir de protéger, de nourrir, de prendre soin. Il se donnait un nouveau but, une nouvelle

discipline qui ne lui était dictée par personne. Cette responsabilité absurde, choisie et non imposée, lui parut soudain la seule chose qui avait encore un sens dans ces montagnes sauvages.

Qu'est-ce que ça avalait, les renards ? Il connaissait leur fâcheuse tendance à se faufiler dans les poulaillers. Mais ceux-là étaient sans doute trop petits pour dévorer des poules, et de toute manière, s'il en avait, il les conserverait pour lui. La nourriture était trop rare, en montagne.

Ils jouaient maintenant aux pieds d'Adras. Lune s'amusa à attraper la queue des autres, et bientôt ils se coururent tous après en sautillant et en poussant des exclamations ravies. Ah ah, il s'intercala entre eux pour se mêler à leur jeu.

Dix minutes plus tard, ils avaient appris à sauter par-dessus sa jambe et à retomber de l'autre côté. Leurs mouvements étaient souples, leurs yeux remplis de confiance. Ils s'étaient enhardis.

Comme c'était naïf, un renardeau ! Leurs dents étaient encore tendres et leurs instincts précaires.

À un moment, Vent rata son coup et se vautra sur la cuisse d'Adras en poussant un petit couinement plaintif. Il éclata de rire.

Ils lui plaisaient, tous les quatre. C'était bon d'avoir un peu d'animation autour de soi ! Oui c'est vrai, il devrait les aider à trouver de la nourriture, mais c'était un moindre mal comparé à la joie d'avoir un peu de compagnie.

Chapitre 6

Quelques semaines passèrent à ce rythme. Tandis que le printemps prenait ses aises et s'installait durablement dans les montagnes, ils prenaient leurs marques, s'appriivoisaient les uns les autres, et s'entraidaient d'une certaine manière.

Un matin, ce ne fut pas la faim qui tira Adras de son sommeil agité, mais les faibles glapissements des renardeaux. Ils s'agitaient dans leur nid de foin, petites gueules ouvertes qui réclamaient une nourriture qu'il n'avait plus. La veille, il avait partagé avec eux les derniers morceaux d'un lièvre. Aujourd'hui, il ne restait rien. Sa propre faim le tenaillait.

Il se leva en tâchant d'ignorer la protestation de son bras encore mal guéri. Il examina son arc et sa lance, s'assura que le fer était solidement emmanché, puis jeta un dernier regard aux boules de fourrure. Il devait rapporter gros. Pas seulement un lapin ; une proie qui pourrait tous les nourrir pendant plusieurs jours.

Le soleil n'était qu'une promesse lointaine derrière les crêtes du Taygète quand il pénétra dans la forêt. L'air était vif et sentait la résine de pin et la terre humide. Chaque sens était

en alerte. Il ne marchait pas, il glissait entre les arbres, essayant d'amortir le bruit que ses pas faisaient sur les aiguilles de pin. Son regard balayait le sol pour lire l'histoire de la nuit : le passage d'une martre, les grattages d'un blaireau, les crottes d'un cerf.

Pendant plus d'une heure, il ne décela rien de particulier. La forêt semblait retenir son souffle. La frustration commença à le ronger. Était-ce encore une journée de malchance ? La faim l'affaiblissait, et l'image des renardeaux le hantait. Il s'enfonça plus profondément dans une zone plus sauvages où les arbres se serraient, denses.

Enfin il vit une empreinte fraîche, imprimée dans une parcelle de boue. Fourchue, large et profonde. Celle d'un sanglier, forcément. Un gros solitaire, à en juger par l'absence d'autres traces autour. Le cœur d'Adras accéléra. C'était la proie qu'il espérait, celle qu'il redoutait aussi. Un sanglier mâle adulte était un adversaire redoutable, imprévisible et capable de tuer un homme d'un seul coup de défense. Mais la récompense était à la hauteur du risque.

Le doute et l'inquiétude s'effacèrent rapidement, remplacés par une concentration absolue. Il commença à pister la bête. Il n'était plus qu'un regard qui analysait, une

oreille qui captait le moindre son. Une branche cassée à hauteur de flanc, des souilles – ces larges flaques de boue où l’animal aimait se vautrer –, l’odeur musquée et âcre qui flottait dans l’air. Il était proche.

Il progressa à contrevent, son arc fermement empoigné, le bois lisse et froid dans sa paume. Il trouva enfin le fourré où la bête s’était retirée. Un enchevêtrement presque impénétrable de ronces et de buissons épineux. Adras chercha une position favorable, un rocher surélevé ou un arbre contre lequel s’appuyer pour soutenir le choc de la charge. Il fallait frapper vite et juste, à l’épaule ou au cou, pour être efficace.

Il n’eut pas le temps de parfaire sa stratégie. Peut-être fit-il craquer une brindille, ou le vent tourna-t-il un bref instant. Quoi qu’il en soit, le fourré explosa.

Une masse sombre et hirsute, plus grosse et plus rapide qu’il ne l’avait imaginé, jaillit des buissons dans un grondement sourd. Une force de la nature lancée à pleine vitesse. Ses soies se hérissaient comme des aiguilles, ses petits yeux cruels étaient fixés sur lui, et ses défenses jaunâtres brillaient comme de l’ivoire.

Adras n’eut qu’une fraction de seconde. L’instinct, forgé par des années d’entraînement brutal, prit le dessus. Il pivota

sur ses appuis, et son corps se tordit pour esquiver l'impact direct. Au même instant, il frappa d'estoc, et engagea tout son poids derrière la lance. Il sentit le choc lorsque le fer pénétra la chair, mais le coup n'était pas net. La pointe glissa sur l'épaule cuirassée de l'animal au lieu de s'y planter.

La bête poussa un hurlement. Sa trajectoire, à peine déviée, l'amena à frôler Adras. Le jeune homme sentit une douleur fulgurante, une déchirure brûlante le long de son mollet. Le monde bascula. Le choc le projeta violemment à terre, et sa tête heurta une racine. Il lâcha sa lance, qui fut propulsée un peu plus loin.

Le sanglier, blessé et rendu fou de rage, ne s'attarda pas. Il continua sa course folle et disparut dans la forêt avec un fracas de branches brisées.

Le silence retomba. Adras resta étendu, le souffle court, avec l'odeur de la bête et celle de son propre sang qui lui montaient aux narines. La douleur dans sa jambe était encore une simple chaleur intense. Il se redressa péniblement sur un coude et baissa les yeux.

Le spectacle le glaça. Sa tunique était déchiquetée. En-dessous, la plaie béait, profonde et sanguinolente. C'était une entaille longue et large, comme si un couteau l'avait ouverte.

Le sang pulsait au rythme de son cœur affolé, et s'écoulait à flot. Il imbibait sa jambe et formait une flaque sombre sur le tapis de feuilles mortes. La véritable douleur, électrique et lancinante, déferla alors. Et avec elle, la certitude terrifiante qu'il allait mourir.

Un instant, il songea aux quatre gueules minuscules, ouvertes dans l'attente d'une nourriture qui ne viendrait jamais. Ils allaient mourir, eux aussi.

Il s'évanouit.



Lorsqu'il se réveilla, la nuit était tombée.

Un coup d'œil lui montra que le sang avait cessé de couler : une croûte noirâtre et malodorante recouvrait toute sa jambe. La plaie paraissait profonde, et se révélait très douloureuse.

C'était une chance d'être encore vivant, il fallait qu'il en tire profit. Il devait se lever et se mettre à l'abri. Jamais il ne pourrait survivre dans son abri rudimentaire. L'exemple de Robur, peu de temps avant, était édifiant. Jamais il n'aurait tenu le coup sans l'aide d'Adras.

Robur, justement... Peut-être aurait-il pitié, cette fois ? Adras avait pris soin de lui pendant des jours, alors qu'il ne pouvait plus marcher. C'était peut-être le moment de lui demander la monnaie de sa pièce.

Sauf qu'il lui avait déclaré la guerre en épargnant la fille.

Bah, Robur était capable de pardonner, non ? Et s'il ne l'était pas, ce qui était malheureusement probable, peut-être se montrerait-il solidaire d'un camarade dans le besoin ?

Oui, c'était la seule solution : se traîner jusqu'à la bergerie, en espérant qu'il y soit encore, lui demander pardon et espérer qu'il accepte de prendre soin de lui.

Ça valait le coup d'essayer, même si Robur était possiblement trop fier et trop orgueilleux pour oublier l'humiliation qu'il avait subie.

Par Zeus, comme la douleur était vive ! Parviendrait-il jamais à recouvrer l'usage de cette jambe ? Il entama une courte prière pour recevoir force et courage. Puis, s'agrippant au tronc d'arbre près duquel il était tombé, il se hissa debout. Chaque pas fut une agonie.

Endurance. Discipline. Force. Il se raccrochait à ces valeurs comme si elles pouvaient lui accorder de l'endurance, de la discipline et de la force. Mais c'était dur, tellement dur !

Endurance. Discipline. Force.

La nuit était largement tombée quand il arriva en vue de la maisonnette. De l'endurance, il n'en avait plus, de la force non plus. Et que vaut la discipline quand le reste part en vrille ?

Il était dans un tel état d'épuisement qu'il ne parvint pas à aller jusqu'à la porte. Quelques mètres avant, ses jambes se dérochèrent. Il tomba lourdement sur le sentier poussiéreux, les yeux fermés. À travers le voile de sa conscience qui s'effilochait, il eut l'impression qu'une silhouette se détachait de la maison. À moins que ce soit l'ombre d'un arbre ? Il voulut utiliser ses dernières forces pour expliquer qu'il avait besoin d'aide. Mais seul un borborygme informe sortit de sa bouche.

Puis le monde bascula définitivement dans le noir. Il remit son destin entre les mains de l'ombre qu'il avait entrevue. Si toutefois elle était bien vivante.

Chapitre 7

Une odeur lui vint aux narines. Laquelle ? Il n'aurait pas été capable de la définir, et pourtant, dans un lointain recoin de sa mémoire, il la connaissait. C'était un mélange de thym sauvage, de suint de laine et de la fumée âcre d'un feu de pin. Un bouquet rustique et apaisant.

Il sentit de la fraîcheur sur son front. Quelqu'un tamponnait sa peau avec un linge humide. Le geste était doux, presque hésitant. Puis une autre sensation, plus douloureuse celle-là, lui arracha un grognement sourd. Sa cuisse ! La mémoire lui revint par vagues brutales : la charge du sanglier, ses défenses qui lui avaient déchiré la chair, son trajet jusqu'à la bergerie où il avait espéré trouver du renfort...

Lentement, Adras ouvrit les paupières. Chacune pesait une tonne.

La lumière d'un petit foyer dansait sur les murs de pierre. Il était allongé sur une paille protégée d'une peau de mouton rèche mais chaude. Une couverture en laisse épaisse le recouvrait jusqu'au torse.

Une silhouette se tenait près de lui. Qui était-ce ? Quand ses yeux s'habituerent à la pénombre, il reconnut l'hilote de l'autre jour. Ses cheveux bruns étaient noués en une tresse simple qui tombait sur son épaule, et ses yeux sombres, immenses dans la lueur des flammes, le fixaient. Elle tenait à la main le linge avec lequel elle venait de le rafraîchir.

En la voyant reculer d'un pas, comme si elle craignait sa réaction, il tenta de se redresser. Une nouvelle salve de douleur électrisa sa jambe et remonta jusqu'à sa hanche. Il retomba sur la paillasse avec un sifflement de souffrance.

– Reste tranquille, dit-elle d'une voix basse mais ferme. La blessure est profonde.

Sa voix le surprit. Elle n'était ni suppliante, ni craintive comme celle des autres hilotes qu'il avait pu croiser. Elle était calme et posée. Avec le roulement des r caractéristiques des hilotes. Il tourna la tête vers sa plaie. Sa cuisse était bandée de lanière de lin propre. Un cataplasme d'herbes sombres avait été appliqué dessous, et l'odeur de thym qu'il avait sentie en émanait.

– C'est toi... qui as fait ça ?

Elle hocha la tête sans quitter son visage des yeux.

– Il fallait nettoyer. Ça s'infectait déjà.

Adras la dévisagea, le cerveau embrumé par la fièvre. Où était la logique de tout ça ? Normalement, une hilote ne soignait pas un Spartiate. L'ordre des choses voulait qu'elle le laisse mourir, ou mieux, qu'elle l'achève pour se venger des tourments que son peuple subissait.

– Pourquoi ? parvint-il à articuler.

Elle s'approcha de nouveau avec un bol en bois qui fumait. L'odeur d'un bouillon de légumes et d'herbes lui emplit les narines et fit gronder son estomac vide.

– Tu as faim, répliqua-t-elle en éludant la question. Bois, ça te redonnera des forces.

Elle s'agenouilla près de lui et approcha la nourriture de ses lèvres. L'instinct, l'éducation, tout en lui criait de refuser. Accepter de l'aide était une faiblesse intolérable. Mais son corps en avait besoin et n'avait cure de ces principes. Il ouvrit la bouche et accepta la première cuillerée de liquide chaud. Jamais rien ne lui avait paru aussi bon. Il but goulument, sous le regard attentif de la fille.

Quand il termina, elle reprit le bol, le posa sur la table et répondit enfin à sa question.

– Tu m’as épargnée, l’autre jour. Je ne pouvais pas te laisser mourir. Une vie pour une vie. C’est la loi des dieux, plus ancienne que celle de Sparte.

Il n’y avait donc ni calcul, ni ruse. Juste une dette qu’elle tenait à payer.

– Comment t’appelles-tu ?

Elle parut surprise de la question. Un Spartiate n’était pas censé s’intéresser à ce genre de détail.

– Soa, répondit-elle après une courte hésitation.

– Moi, c’est Adras.

Il ferma les yeux un instant. En lui donnant son nom, est-ce qu’il ne brisait pas un tabou encore plus grand qu’en acceptant ses soins ? La fièvre et l’épuisement reprirent le dessus et bientôt il ne parvint plus à rouvrir les paupières.

– Dors, Adras, murmura Soa. La fièvre ne t’aura pas. Je veillerai.

Il voulut protester, mais ses mots se perdirent dans le brouillard de son esprit. Il sombra de nouveau dans le sommeil. Cette fois, pourtant, ce n’était plus une chute dans le néant. C’était un abandon consenti, au creux d’une bergerie ennemie, sous la garde d’une fille qu’il aurait dû tuer. Pour la première fois de sa vie, son destin ne dépendait plus de sa

propre force, mais de la compassion d'une hilote. Et contre toute attente, il se sentit en sécurité.



Les jours qui suivirent furent une lente reconquête. La fièvre se retira comme une marée basse et laissa derrière elle une faiblesse immense mais un esprit enfin clair. Adras passa de longues heures à observer Soa. Elle ne restait jamais inactive. Quand elle ne s'occupait pas de sa blessure ou ne changeait pas son cataplasme avec une dextérité surprenante, elle filait la laine, réparait un vieux filet ou préparait le repas. Le tout avec une assurance tranquille, une économie de gestes qui témoignait d'une vie de labeur.

Tandis qu'il la regardait, une pensée sacrilège germa en lui : elle n'avait rien d'une hilote dans sa posture ou dans son attitude. Elle se comportait comme reine d'un royaume, même s'il était constitué de rocaille et de solitude.

– Tu n'as pas de famille ? demanda-t-il.

– Ils sont tous morts, répondit-elle dans un reniflement.

Il hocha la tête sans oser demander plus de détails.

Un matin, il décida que l'immobilité avait assez duré. Il s'agrippa au rebord de la paillasse, serra les dents et tenta de se mettre debout. La douleur fut aussi vive qu'un fer rougi au feu, remonta le long de son nerf sciatique et brouilla sa vision. Il se mit à trembler. Juste avant de s'effondrer, l'image de Philoctète lui traversa la tête. Le héros avait survécu dix ans, abandonné sur l'île de Lemnos, avec sa souffrance pour seule compagne. Adras, lui, n'était là que depuis quelques jours et il avait de l'aide. La honte lui donna un sursaut de volonté. Il s'agrippa plus fort.

– Tu es trop impatient, Spartiate.

La voix de Soa le fit sursauter. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, les bras croisés, un sourcil levé. Son ton n'était pas celui d'une servante, mais celui d'une femme qui constate la bêtise d'un enfant.

– On dirait que tu veux rouvrir la plaie et que tout soit à refaire !

– Un guerrier ne reste pas couché, rétorqua-t-il, piqué au vif.

– Un guerrier intelligent sait quand il doit se reposer, répliqua-t-elle sans se démonter. Pense à Héphaïstos, le boiteux. Sa force ne réside pas dans ses jambes, mais dans ses

bras et son esprit. La tienne, pour l'instant, doit résider dans ta patience.

Adras resta sans voix. Non seulement elle osait le contredire avec une franchise désarmante, mais elle connaissait les mythes et parlait intelligemment. Même si elle roulait les r.

Il se laissa retomber sur la couche, moins à cause de la douleur que de la gêne.

Le soir venu, alors qu'elle partageait avec lui un morceau de fromage de chèvre et une soupe, il hasarda :

– Qui t'a appris les histoires des dieux ?

– Bah, il suffit de les écouter, dit-elle en haussant les épaules. Les bergers se les racontent à la veillée, les voyageurs les fredonnent. Les mythes sont dans l'air, il suffit de tendre l'oreille. Ils n'appartiennent pas qu'aux Spartiates.

Lui qui avait toujours cru que la culture, la gloire, les dieux, tout cela était l'apanage de son peuple... Pour la première fois, il envisageait que le monde soit plus vaste que la vallée de l'Eurotas.

À mesure que les jours passaient et qu'il se fortifiait, leurs conversations s'allongeaient et s'enrichissaient. Elle

l'interrogea sur l'éducation qu'ils recevaient à Sparte. Il parla de l'agogé, vanta la discipline et l'endurance qu'elle forgeait.

– On vous apprend à voler sans vous faire prendre, commenta-t-elle, le regard perdu dans les flammes. Mon père a été battu à mort parce qu'un jeune de ton âge lui avait dérobé les seules provisions que nous avons pour toute la semaine. Il s'est rebellé mais il s'était vanté de son exploit auprès de ses camarades et ils se sont mis à plusieurs contre lui.

Elle l'avait dit sans haine, avec le ton neutre et détaché d'un constat. Adras sentit le sang lui monter aux joues : il pensa à Robur, à sa cruauté désinvolte ; il songea aussi à la manière dont il avait tué un hilote, au début de sa cryptie. Il n'avait éprouvé ni honte ni regret. Pas une seconde il ne s'était fait la remarque qu'il avait ôté la vie d'un être humain. Le silence qui s'installa entre eux était plus lourd que n'importe quelle parole.

Pourtant, le lien se tissait, fait de ces silences, de ces vérités et des soins qu'elle continuait de lui prodiguer. Il commença à l'aider, d'abord en triant des herbes médicinales puis, quand il put boitiller jusqu'à l'extérieur en s'appuyant sur un bâton, en montant la garde et en aiguisant les outils. Il

préparait à manger, aussi – ce qu’il n’avait jamais fait jusqu’à présent, car les repas étaient pris en commun avec tous les jeunes de son âge.

Sans doute la différence entre eux s’amenuisait-elle.

Allez savoir.



Soa se leva avant l’aube, comme chaque matin, les yeux encore lourds de sommeil mais l’esprit déjà en alerte. Sur la couche qu’elle lui avait installée près de la fenêtre, Adras dormait encore. Ces dernières nuits, il ne gémissait ; son état s’améliorait lentement, mais il était passé près de la mort. Encore la veille, Soa avait lavé la blessure qui zébrait sa jambe, enflée et noircie. On verrait bien ce qui allait se passer, pour l’instant elle était encore incapable de dire s’il parviendrait à remarcher correctement.

Dès qu’elle sortit, elle entendit les chèvres qui bêlaient d’impatience, sous l’appentis. Dans l’ordre, elle les trairait, puis s’occuperait du cochon, Pékos, et nourrirait enfin les poules. Ensuite, elle retournerait à l’intérieur de la bergerie et prendrait soin d’Adras. Du moins s’il ne l’agaçait pas trop.

Chaque jour, elle le voyait se débattre avec sa douleur, qui déformait ses traits et la colère qui luisait dans ses yeux. Il avait du courage, c'était indéniable ; de l'orgueil aussi, ce qui la fascinait et l'irritait à parts égales.

– Comment as-tu pu te laisser piéger ? lui demanda-t-elle un jour, une lueur de curiosité dans les yeux. Toi, un Spartiate, blessé par un sanglier ?

Il secoua la tête, et d'une voix mal assurée, parla de lance mal affutée et de rite de passage.

– Pour te prouver que tu es un homme ? rétorqua-t-elle, les sourcils froncés. Et qu'est-ce que cela prouve, à part que tu es un idiot ?

– Peut-être, admit-il, ses yeux s'assombrissant. On m'a toujours enseigné que la bravoure se mesurait à la force d'un bras. Je commence juste à comprendre que ce n'est pas si simple.

Soa eut envie de lui lancer une pique du genre « C'est seulement maintenant que tu t'en aperçois ? Vous les Égauls, vous n'apprenez pas à réfléchir, vous ne savez que manier la lance et le glaive, vous faites les cacous et c'est tout ! » mais elle se tut. Après tout, son père à elle était mort parce qu'il

s'était montré présomptueux et trop sûr de lui... Et pourtant, lui aussi prêchait la sagesse des anciens. Elle se souvenait de ce qu'il répétait : « La vraie force réside dans la capacité à bien choisir, même quand le chemin est obscur. »

Elle se mordit la lèvre, tâcha de faire disparaître de son esprit la vision de son père, et répondit :

– Ta bravoure est une chose. Mais te rend-elle meilleur que ceux que tu méprises ?

Les yeux d'Adras se voilèrent d'ombre.

– Je ne les méprise pas. Enfin je ne crois pas. J'obéis à ce qu'on m'a appris. Je suis juste... conditionné. On m'a élevé en me disant que les hilotes n'étaient que des ombres et des esclaves dont il fallait se méfier. Trop nombreux, ils pourraient se révolter contre nous et nous faire du mal... C'est ce qu'on m'a toujours enseigné, Soa. Et voilà qu'aujourd'hui, une hilote me soigne et me nourrit tous les jours... Laisse-moi un peu de temps pour m'habituer à ce paradigme.

À nouveau, elle se mordit la lèvre.

– C'est toi qui as commencé à semer le doute dans mon esprit, dit-elle doucement. Tu ne m'as pas tuée alors que tu en

avais la possibilité. Alors que ton abruti de copain te pressait de m'assassiner.

Ils s'adressèrent un même regard d'incompréhension, dépassés par ce maëlstrom de sentiments qui s'entrechoquaient. Le respect qu'ils entretenaient l'un pour l'autre les étonnait eux-mêmes. Pourquoi s'accordaient-ils si bien ? Comment la confiance était-elle née entre eux ? Aujourd'hui, ils devaient reconsidérer leurs rancœurs, ajuster leur vision du monde, se positionner entre deux univers.

Chapitre 8

L'air sentait le foin et la chaleur des bêtes. Adras n'avait jamais connu ça. Chez lui, à Sparte, les odeurs étaient celles de la sueur, du cuir, du fer froid. Ici, c'était doux, presque réconfortant. La blessure à sa jambe le tirait toujours, mais la douleur était un lointain écho, supplantée par la nouveauté de cette vie et la présence de Soa.

Elle était assise près d'une chèvre, les mains agiles. La bête, au poil aussi sombre que la nuit, semblait se laisser faire sans résistance.

– Regarde, fit Soa. Comme ça. Fais attention à ses pattes. Si tu es trop près, tu vas en prendre une.

Adras s'approcha prudemment. Ses muscles de guerrier, habitués à la rigidité du combat, semblaient maladroits face à cette tâche délicate. Il s'accroupit, et un gémissement lui échappa. La blessure protestait.

– Doucement, dit-elle sans le regarder. Pose tes mains ici.

Elle lui indiqua un endroit sur le pis en la chèvre. Adras sentit le contact de ses doigts chauds sur les siens, juste un

instant, avant qu'elle ne se retire. Une chaleur nouvelle et étrange lui monta au visage.

Il posa ses mains là où elle avait dit, et la texture de la peau de la chèvre le surprit. C'était doux, chaud et laiteux. Il tenta d'imiter le mouvement de Soa. Rien. Il serra plus fort. Un filet de lait coula, mais la chèvre s'agita.

– Alunhatz ! s'écria Soa.

– Quoi ?

– C'est du patois hilote... Recule-toi, sinon tu vas recevoir un coup de sabot... Et vas-y doucement, je te dis ! Tu n'es pas en train de t'entraîner au combat. Assouplis tes gestes.

Adras se surprit à sourire. Il ne se souvenait pas de la dernière fois que cela lui était arrivé. Il se détendit, et recommença ses mouvements de doigts. Lentement, doucement. Cette fois, un jet régulier de lait atterrit dans la coupe. Le son créa une musique apaisante. Un sentiment de fierté, inattendu et puissant, le submergea.

Soa se rapprocha, son bras effleura le sien. Un frisson parcourut le corps d'Adras, qui n'avait jamais connu une telle proximité avec une fille. Elle posa sa main sur la sienne pour guider le mouvement.

– Voilà. Tu vois ? C'est facile, non ?

Il hochait la tête sans la quitter des yeux.

Souriant. Encore.



Les jours succédèrent aux jours, sur cette même lancée, et tandis que l'été arrivait, la blessure d'Adras se mua en une cicatrice violacée, tendue sur une peau neuve et douce. La douleur fut remplacée par une raideur matinale qu'il chassait par quelques exercices prudents. Il pouvait désormais marcher sans boiter, et même courir sur de courtes distances. Rien ne le retenait plus dans cette bergerie isolée, suspendue entre les pics du Taygète.

Rien, sinon la présence de Soa.

Chaque matin, il se donnait une nouvelle excuse. Le temps était incertain. Il devait reprendre encore un peu de force. Il fallait finir de réparer la clôture de l'enclos. Mais au fond de lui, la vérité brillait, aussi tranchante que son glaive : il ne voulait pas partir. Il ne pouvait pas. Tout était tellement plus simple et plus agréable, avec elle !

Chaque matin, quand il lui expliquait pourquoi il restait, Soa hochait la tête sans rien dire, avec un petit sourire doux.

Parfois, c'était elle qui trouvait une raison : ce serait plus simple d'être à deux pour aller chasser. Il pouvait peut-être l'aider à réparer le toit de la porcherie. Ou il fallait soigner une chèvre.

Un matin, ni l'un ni l'autre ne donna d'excuse. Et pourtant, Adras avala sa pitance comme d'habitude, et remercia d'un geste. Il resta toute la journée, travailla et mangea avec elle comme depuis le début.

L'un et l'autre faisaient comme si c'était normal. Et ça l'était peut-être, après tout.

Était-elle aussi attachée à lui que lui à elle ? Il l'espérait sans en être certain. Elle était si calme, si sûre d'elle !

Leur quotidien s'était organisé en une routine silencieuse et efficace. Lui, avec sa force retrouvée, se chargeait des tâches physiques : fendre le bois, déplacer les pierres pour consolider un muret, monter la garde aux abords de la bergerie. Elle, avec sa connaissance de la terre, s'occupait des chèvres, de la cueillette des herbes et des racines, de la confection des repas. Ils étaient deux solitudes qui, mises côte à côte, formaient un ensemble étonnamment solide. Le soir, autour du foyer, le pain qu'ils partageaient avait un goût de paix qu'Adras n'avait jamais connu.

Cet équilibre, cependant, était précaire et traversé de courants contraires. Parfois, leurs mains se frôlaient lorsqu'elle lui tendait une écuelle. Le contact le brûlait plus sûrement que la flamme de la lampe à huile. Il la regardait alors, la silhouette découpée par la lueur du feu, et une question muette se formait sur ses lèvres. Qui sommes-nous, Soa ? Un Spartiate et une hilote. Un meurtrier et sa victime épargnée. Un blessé et sa guérisseuse.

Pourquoi ne pouvait-il pas se contenter de la simple chaleur... Pourquoi fallait-il revenir aux identités de chacun ?

Un soir, alors qu'elle lui raccommodait sa tunique, il demanda :

– Tu ne m'as jamais expliqué pourquoi tu vivais seule ici. C'est dangereux.

Soa ne leva pas les yeux de son ouvrage. L'aiguille d'os continuait sa danse patiente.

– Tu plaisantes ! C'est l'endroit le plus sûr pour moi. Aucun soldat ne grimpe jusqu'ici pour réclamer sa part. Il n'y a plus rien à réclamer de toute façon... Tiens, voilà ton estrasse.

Adras récupéra sa tunique et sentit un frisson le parcourir. Il y avait dans sa voix une totale absence d'émotions, plus effrayante que n'importe quel cri de rage.

– Que veux-tu dire ?

Elle posa son ouvrage sur ses genoux et fixa les flammes. Quand elle parla de nouveau, son récit se déroula, factuel et implacable.

– L’an dernier, la récolte d’olives a été maigre. Mon père avait mis de côté la part de la cité, comme toujours. Mais les hommes qui venaient la collecter en voulaient plus. Ils prétendaient que nous cachions une partie des jarres. Mon père a refusé. Il a dit que s’il donnait plus, nous ne passerions pas l’hiver, mes deux frères et moi.

Ses frères ? C’était la première fois qu’elle y faisait allusion.

Elle marqua une pause, avala sa salive. Adras n’osait plus respirer.

– Les soldats n’ont pas discuté. Ils ont juste dit que, puisque la terre ne donnait plus rien, elle devait être purifiée. Le lendemain, ils sont revenus, ils ont barricadé la porte de la ferme et ont mis le feu.

Le silence de la montagne sembla s’engouffrer dans la petite bergerie. L’horreur de la scène se dessina dans l’esprit d’Adras. Il vit le bois crépiter, entendit les cris que Soa ne décrivait pas. Et l’injustice étouffante.

– J’étais ici, pour ramener une chèvre qui s’était échappée, poursuivit-elle, le regard toujours perdu dans le feu. Quand je suis revenue... il ne restait que des cendres. La déduction était simple à faire.

Elle se tourna enfin vers lui et, pour la première fois, il vit ses yeux se remplir de larmes. Des larmes silencieuses qui roulaient sur ses joues sans qu’aucun sanglot ne secoue son corps.

– Alors non, Adras, personne ne viendra me chercher ici. Je suis officiellement morte avec les autres. Une hilote de moins, ah ah, qui s’en soucie ?

Adras voulut répondre, mais ses lèvres tremblèrent sans qu’il trouve quoi dire. Oui, les préceptes, les lois, la grandeur de Sparte reposait sur une certaine cruauté. C’était ce qui avait brûlé vive la famille de Soa. La culpabilité, tel un poison lent, remonta dans sa gorge. Il devait parler, briser l’image qu’elle pouvait encore avoir de lui.

– Soa... commença-t-il d’une voix rauque qu’il ne reconnut pas.

Il passa la main sur sa joue trempée et essuya ses larmes. Sa peau était douce et il aurait bien eu envie de continuer,

mais elle eut un mouvement de recul. Il en profita pour lâcher ce qu'il devait bien avouer.

– Au début de ma cryptie, j'ai fait ce qu'on attendait de moi. Ce que Robur voulait que je fasse avec toi.

Une lueur noire passa dans les yeux de Soa. Adras continua en fixant les flammes orange et jaunes.

– Il y avait un vieil homme. Il rentrait du champ, il était seul dans sa maisonnette qui me semblait être un palace, moi qui n'avais rien. Il ne m'avait même pas vu et ne représentait aucune menace. Mais j'étais... enfin tu vois, j'étais nourri de tout ce qu'on m'avait appris. Un Spartiate, un hilote. La loi, la tradition. Je... Je l'ai tué. Je n'en suis pas fier mais je l'ai tué.

C'était abject, irréversible, mais au moins il avait avoué.

Il se releva et se planta devant la fenêtre.

Soa pouvait très bien hurler, le chasser, ou s'emparer d'un couteau pour venger son peuple.

Il y eut un long, un très long silence.

Le feu continuait à crépiter dans l'âtre, mais pour la première fois depuis des semaines, Adras sentit le froid le gagner jusqu'aux os.

Quand il se retourna, il pleurait et Soa était en train de laver des herbes dans la jarre.

– Demain, lui dit-elle sans lever les yeux, j’aimerais partir chasser. Tu m’accompagnes ?

Il hocha la tête avec empressement, ravi de pouvoir montrer ses capacités. Sans réfléchir, il ajouta :

– Ce qui serait bien, c’est qu’on aille vers l’endroit où j’avais ma cabane, avant... J’ai laissé une portée de quatre renardeaux que j’aimerais beaucoup retrouver. D’accord ?

Elle sourit.

– Il ne faudrait pas qu’ils s’attaquent à mes chèvres...

– Bien sûr que non, ne t’inquiète pas.

Le lendemain matin, ils se levèrent avant le soleil. Pourquoi cette envie subite de retrouver ses compagnons de route à quatre pattes ? Il ne cherchait pas à trop le savoir, si ça se trouve, c’était juste une envie de partager quelque chose d’intime avec Soa.

Tous deux marchaient vers l’autre côté du mont Taygète. Au bout de plusieurs heures, ils virent enfin le sommet se découper à l’horizon, sous un ciel d’un bleu profond.

Il y avait de la nervosité dans ses gestes et de l'appréhension dans son cœur. Revoir les renardeaux... Ils avaient sans doute beaucoup grandi, et ne le reconnaîtraient pas forcément.

Lorsqu'ils s'approchèrent de l'endroit, le souvenir revint nettement dans son esprit. Il se voyait, seul, avec le froid qui piquait ses joues et ces quatre boules de poils qui sautaient autour de lui. À cette époque, ils étaient devenus sa seule famille, ses seuls amis au milieu de la peur et de la solitude.

Il chercha des yeux le petit chemin qui menait au terrier, une ouverture à peine visible parmi les rochers et les racines. Il s'y engouffra, suivi de près par Soa. L'entrée était étroite, puis s'élargissait pour former une petite cavité. Il scruta à l'intérieur, rien. Pas le moindre petit cri, pas le moindre frémissement de fourrure. Rien. Le silence résonnait dans la cavité.

– Ils sont partis, murmura Soa.

– Impossible. Ils ne peuvent pas être loin. Ils devraient être là !

Ils restèrent là un moment, le souffle court. Il ne voulait pas y croire. Il tourna en rond, chercha une trace de pas, un indice. Le sol était humide après la pluie de la veille. S'ils

étaient passés par là, il y aurait des empreintes... Mais il n'y avait rien d'autre que l'herbe mouillée et la terre humide.

– C'est pas possible, c'est pas possible !

– C'est normal, dit Soa doucement. C'est la nature. Ce sont des animaux sauvages, ils ont leur propre vie.

– Je sais, mais je... C'est stupide, hein, mais je pensais qu'ils étaient attachés à moi.

– Ils ne t'ont pas oublié.

Il la dévisagea, les yeux embués.

– Tu crois ?

Elle sourit. Il se tourna alors vers le terrier et le regarda une dernière fois. Les renardeaux avaient leur propre chemin à parcourir, tout comme lui. Il ne pouvait pas les forcer à rester.

– Allez viens, lui dit-il d'un ton bourru. La chasse nous attend.

Chapitre 9

Le soleil n'avait pas encore atteint son zénith, et la chaleur commençait à percer sérieusement le couvert des chênes. Adras enleva la peau de bête de ses épaules et jeta un regard à Soa. Elle marchait devant lui avec une aisance qui le surprenait toujours. On aurait dit que ses pieds nus effleuraient à peine le sentier rocailleux.

Tout d'un coup, elle s'immobilisa, l'oreille tendue, le corps figé comme un animal aux aguets. Adras, qui marchait quelques pas derrière elle, s'arrêta net et suivit la direction qu'elle fixait. Il ne voyait rien, n'entendait rien sinon le murmure du vent dans les feuilles et le bourdonnement lointain d'un insecte.

– Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota-t-il, la main déjà portée sur la lance qu'il portait à sa ceinture.

Pour toute réponse, Soa désigna une empreinte fraîche dans la terre meuble, à demi cachée par une touffe de thym sauvage. Une trace de biche ou de cerf. Jeune, à en juger par la taille. Puis, d'un mouvement de menton, elle indiqua une série de jeunes pousses broutées un peu plus loin.

Adras opina. Son propre entraînement à Sparte incluait le pistage, mais il devait admettre que Soa possédait une acuité, une sorte d'instinct qui le laissait souvent pantois. Elle se déplaçait avec une économie de mouvement, une légèreté qui lui permettaient de se fondre dans le paysage. La première fois, c'est avec réticence qu'il avait accepté qu'elle l'accompagne à la chasse. Aujourd'hui, il ne se posait plus la question.

Ils reprirent leur progression, plus lents, plus attentifs. Le silence était devenu leur allié. Chaque pas était mesuré, chaque branche évitée avec soin. Adras sentait la tension monter en lui, cette excitation familière qui précédait la confrontation, que ce soit avec un ennemi sur le champ de manœuvre ou une proie dans la nature.

Soudain, un craquement de brindille sur leur droite. Un jeune cerf, donc la robe tachetée se confondait presque avec les jeux d'ombre et de lumière du sous-bois, releva la tête, ses grandes oreilles s'agitant nerveusement. Il les avait sentis. L'animal resta figé une fraction de seconde puis, d'un bond prodigieux, il détala et s'enfonça dans la forêt.

– Maintenant ! lança Soa.

Elle s'élança avec une célérité qui cloua Adras sur place un instant. Elle ne courait pas comme un hoplite lourdement armé. Non, elle volait presque. Ses cheveux noirs flottaient derrière elle comme une bannière sombre.

Puis l'instinct du chasseur, forgé par des années d'entraînement spartiate, reprit le dessus. Adras jaillit à sa suite. Il était rapide et puissant, ses muscles étaient habitués aux courses exténuantes. Mais Soa... Soa, c'était autre chose. Elle ne se contentait pas de courir, elle dansait avec le terrain, anticipait les creux, les racines et les rochers. Là où il devait parfois ralentir pour assurer sa prise, elle semblait flotter sur les obstacles. Elle connaissait sa terre par cœur et appréhendait chaque anfractuosité.

Jamais il n'aurait imaginé cela quelques semaines plus tôt. Chasser aux côtés d'une femme, une hilote ! À Sparte, la chasse était une affaire d'hommes, une préparation à la guerre, une démonstration de virilité et de compétence martiale. Les femmes spartiates, bien que réputées pour leur force et leur indépendance d'esprit comparées aux autres Grecques, n'auraient pas participé à une telle poursuite. L'idée même lui aurait paru incongrue, presque risible. Et pourtant, la vivacité de Soa, la force tranquille qui émanait de

chacun de ses mouvements, ne laissait aucune place au ridicule. Elle était une chasseresse, véritablement.

Le cerf, bien que rapide, commençait à montrer des signes de fatigue. Il zigzaguait pour les semer. D'un geste discret de la main, Soa indiqua une ravine étroite plus bas, un cul-de-sac naturel formé par un éboulement de rochers. Adras comprit aussitôt. S'ils parvenaient à y acculer la bête, elle serait prise au piège.

Ils se séparèrent. Soa prit le côté gauche. Adras courut vers le droit en tâchant de canaliser la course affolée de l'animal. Il força l'allure, écorchant ses jambes au passage à cause des ronces. La silhouette de Soa apparaissait par intermittence entre les troncs.

Le cerf tenta une feinte, mais Soa, d'un bond soudain, surgit d'un fourré sur sa gauche et lui coupa la retraite en le forçant à s'engager dans la direction voulue. C'était un mouvement audacieux, presque téméraire, qui aurait pu la mettre en danger si l'animal avait chargé. Mais elle l'avait exécuté avec une précision et une confiance désarmantes. L'animal, paniqué, s'engouffra dans la ravine. Adras ne laissa

pas passer l'occasion. Sa flèche, lancée avec les précision d'un hoplite visant sa cible, siffla dans l'air. La pointe de bronze se ficha profondément dans le flanc du cerf et atteignit le cœur. Il poussa un brame rauque avant de s'effondrer.

Ils s'approchèrent, la respiration haletante.

– On a réussi, glissa-t-elle, une lueur de fierté – ou était-ce du soulagement ? – dans ses yeux sombres.

– Bravo, dit-il simplement.

Il n'ajouta pas ce qu'il pensait : elle avait guidé cette chasse autant que lui, sinon plus. Sa connaissance intime de cette montagne et son agilité s'étaient révélées déterminantes.

Il la regarda et, pour la première fois, il vit en elle non pas seulement une jeune hilote, mais une égale dans l'art ancestral de la survie, une force de la nature qui défiait toutes les catégories qu'on lui avait enseignées. En cet instant, loin des regards méprisants des Égoux, elle semblait libre. Et lui aussi.



Quand ils parvinrent enfin à la maison, le soleil déclinait sur les cimes du Taygète. Le trajet de retour avait été long, et

la bête lourde à traîner. Ils l'avaient coupée en deux, mais malgré tout ils avaient de la peine.

Aussitôt arrivée, Soa commença à dépecer le cerf pour en faire rôtir un morceau. L'effort avait décuplé leur appétit et ils avaient hâte de goûter au fruit de leur chasse.

Enfin, elle s'assit autour du foyer et l'odeur de la viande grillée ne tarda pas à chatouiller les narines d'Adras, qui s'approcha, les bras chargés de bois qu'il avait ramassé pour le feu. Soa lui sourit.

– Au mai siam, au mai riam.

Décidément, il avait du mal à s'habituer à son patois ! Mais il comprit qu'elle lui proposait de s'installer et de manger. Il mordit dans la chair chaude et savoureuse. Le silence s'installa, confortable, rompu seulement par le crépitement de feu. Ce fut elle qui le brisa.

– C'est étrange, hein ? demanda-t-elle, le regard perdu dans les flammes.

Adras la dévisagea.

– Quoi donc ?

– Ici. Nous deux. Toi, un Égal... Moi. Normalement, tu devrais...

Elle hésita et sembla chercher ses mots.

– On devrait se détester, pas partager la chasse ensemble.

Un frisson désagréable parcourut Adras. Oui, effectivement. Mais Soa... Soa était différente. Depuis qu'il l'avait rencontrée, une force inconnue l'avait poussé vers elle, défiant toute la rigueur de son éducation.

– Je ne te ferai pas de mal, Soa. Jamais.

Elle lui offrit un sourire mélancolique.

– Peut-être. Mais Sparte est Sparte. Que feras-tu quand cette année sera terminée ? Quand tu retourneras avec les tiens ?

Adras sentit une boule se former dans sa gorge. C'était la question qu'il repoussait sans cesse.

– Je ne sais pas encore.

– Pour nous, continua-t-elle doucement, chaque jour est une victoire si nous avons de quoi nourrir nos enfants, si nous échappons aux coups, si le froid de l'hiver ne nous emporte pas. Nous prions Déméter pour de bonnes récoltes, même si une grande partie ne nous appartient pas. Nous trouvons de la joie dans une danse, dans une histoire racontée au coin du feu. Ce sont de petites choses, mais elles comptent, pour nous.

Adras l'écoutait, troublé. Les valeurs qu'elle décrivait lui semblaient si... terrestres, si éloignées de ce qu'on lui avait

inculqué depuis sa naissance. À Sparte, la joie résidait dans la discipline sans faille, dans l'honneur de servir la cité, dans la gloire militaire. On célébrait la force, l'endurance, le sacrifice pour l'État. La peur de la douleur, l'attachement aux biens matériels, même l'amour passionné, étaient considérés comme des faiblesses. Lui-même avait été façonné par un système éducatif qui transformait les garçons spartiates en des machines à combattre, voire à tuer. Il avait appris à endurer la faim, le froid, les coups, sans jamais se plaindre. Il avait appris à mépriser tout ce qui n'était pas Sparte.

– Chez nous, dit-il lentement, presque pour lui-même, on nous apprend que la seule vie qui vaille est celle donnée pour la cité. Un homme ne vaut que par sa capacité à défendre Sparte, à mourir pour elle. La famille, les récoltes... ce sont des nécessités, pas des fins en soi.

Le regard de Soa le transperça.

– Et toi, Adras ? À ton avis, la seule bonne vie, c'est de mourir pour le nom de Sparte ?

Il n'eut pas de réponse immédiate. Les paroles de Soa continuaient d'ouvrir une brèche dans la forteresse de ses certitudes. Il avait toujours accepté les préceptes spartiates comme des vérités immuables. L'honneur, la gloire, la

supériorité des Égauls sur les hilotes... Tout cela lui avait paru naturel, juste. Mais le regard de Soa, la chaleur de la main qu'elle posait timidement sur la sienne, la simple évidence de son humanité et de ses valeurs si différentes, ébranlaient cet édifice.

Il se souvint des discours des éphores, de la fierté de son père quand il avait rejoint les syssities, les repas en commun des citoyens-soldats. Il se rappela la camaraderie féroce avec ses compagnons d'armes, la certitude d'appartenir à l'élite de la Grèce. Mais ici, dans la montagne, sous le regard bienveillant de cette jeune hilote, ces idéaux lui parurent soudain lointains, presque abstraits.

Ce qui était réel, c'était le goût des repas partagés, la douceur de sa peau contre la sienne, la peur qu'il ressentait à l'idée de la perdre.

Ces référentiels, ceux de la survie simple, de l'amour, de la quête du bonheur individuel, n'avaient aucune place dans la Sparte qu'il connaissait. Désormais clairvoyant, Adras se demanda si le monde qu'on lui avait appris à révéler était le seul, le meilleur, ou simplement le plus impitoyable.

Il serra la main de Soa, geste qui, quelques mois plus tôt, lui aurait paru impensable.

– La seule bonne vie... Je ne sais plus ce que c'est, Soa, murmura-t-il. Mais je sais que ces moments avec toi... ils ont plus de valeur que bien des discours que j'ai entendus.

Il joua quelques secondes avec le tissu de sa tunique.

– C'est drôle, ajouta-t-il. Quand j'étais seul, au début de ma cryptie, je me prenais pour Philoctète, ce héros mythologique qu'on avait abandonné avant de le faire revenir parce qu'on avait besoin de lui. Je m'imaginai que mes camarades auraient besoin de moi de la même manière. Je m'imaginai que je reviendrais, attendu et adulé de tous... Mais je ne sais plus si c'est vraiment mon idéal. Je ne sais plus rien, Soa. Rien.

Le doute, infime mais tenace, s'était ancré en lui. La cryptie était censée le transformer en un Spartiate plus dur, plus fort. Elle était finalement peut-être en train de le modeler en autre chose. Un homme ?

Chapitre 10

Un soir, alors que le soleil déclinait derrière les crêtes du Taygète et incendiait le ciel de teintes pourpres et orangées, Adras grimpa sur un promontoire rocheux qui surplombait la vallée. L'automne commençait à roussir les feuilles des arbres. De là, le monde des hommes semblait lointain et presque insignifiant. Le vent frais du soir fouettait son visage. Il ferma les yeux.

Quand il rouvrit les paupières, elle était là. Il ne l'avait pas entendue s'approcher. Une couverture brune jetée sur ses épaules, les cheveux au vent qui valsaient autour de son visage. Elle ne lui jeta pas un regard, elle contemplait le même horizon que lui. Le crépuscule baignait ses traits d'une douceur irréelle, estompant la dureté que la vie y avait gravée.

– J'aime venir ici, dit-elle. On est happé par la montagne. Regarde ! Elle a tout, elle donne tout, elle est tout. Sauvage et stable. Sensible et solide. Souriante et sincère. Spirituelle et souveraine.

Adras sourit. Cette description correspondait tellement à Soa elle-même !

– Ils nous apprennent la haine, dit-elle enfin, sans le regarder. Dès le plus jeune âge, chez nous. Ils nous apprennent à vous craindre, à vous détester pour ce que vous nous faites subir. Et ils vous apprennent à nous mépriser, pour que vous puissiez le faire sans y penser... Pourquoi ne se contente-t-on pas de se couler dans la nature et d'être en phase avec elle ? Pourquoi faut-il toujours vouloir montrer les dents et faire savoir qu'on est le plus fort ?

Sans réfléchir, pris d'une subite impulsion qui se voulait à la fois encouragement et complicité, il lui prit la main. Aujourd'hui, tout avait volé en éclat face à ce ciel irisé et à l'automne qui mordorait la forêt de couleurs orangées. Face à la douceur de ces doigts qui pressaient sa paume et au sourire de Soa.

Ils s'assirent, serrés l'un contre l'autre. Soa proposa de partager sa couverture et Adras acquiesça, reconnaissant. Il se laissa aller contre elle, le front posé sur son épaule, et pour la première fois de sa vie, il se permit d'être faible.

– Tu as raison, dit-il. C'est trop, ce qu'ils nous imposent. Pourquoi, pourquoi ?

Être faible, c'était un bien grand mot. Il n'y eut pas de sanglots, juste le tremblement de tout son être qui lâchait prise. Il respirait l'odeur de Soa, un mélange de terre, de fumée de bois et de cette senteur unique qui était la sienne, celle des herbes sauvages dont elle aimait s'entourer, peut-être.

Soa n'eut pas de mouvement de recul. Elle l'accueillit. Ses bras, fins mais forts, s'enroulèrent autour de son dos et le maintinrent fermement, comme on retient une chose précieuse sur le point de tomber dans un précipice. Il sentit le battement régulier de son cœur contre sa poitrine. Un rythme simple, vrai, vivant. Il releva la tête et plongea son regard dans le sien. Les dernières lueurs du jour dansaient dans ses pupilles. Il y vit le reflet de sa propre détresse, mais aussi une bienveillance qui le cueillit dans un sourire. Il vit la combattante derrière la survivante. Il vit la force dans la fragilité. Et il comprit, avec la certitude d'une révélation des dieux, que le sentiment qui le liait à elle était plus puissant que la loyauté, plus fondamental que le devoir. C'était une relation née des cendres de leurs mondes respectifs, une fleur tenace qui aurait poussé contre toute attente sur un rocher nu.

Lentement, il posa ses mains sur le visage de Soa. Ses paumes épousaient la courbe de ses joues. Elle ferma les yeux et s'abandonna à son contact. Le vent chantait autour d'eux une ritournelle douce et vivifiante ; c'était l'unique témoin de leur reddition.

Ils ne se dirent rien. Aucun mot n'aurait pu traduire la complexité de cet instant. Ils n'attendaient ni futur, ni promesse. L'avenir était un territoire interdit ; il n'existait que le présent, fragile et absolu. Deux humains qui auraient dû se haïr mais qui, dans le silence d'une montagne déserte, trouvaient refuge dans les bras l'un de l'autre. Et ils restèrent ainsi, immobiles, tandis que les étoiles, une à une, s'allumaient dans le velours noir dans les monts du Taygète.

- Ce sera « notre » promontoire, décida Adras quand, main dans la main, ils le quittèrent au petit matin.

Les jours qui suivirent cette nuit-là furent baignés d'une lumière nouvelle. Rien d'exubérant, mais une chaleur douce et tenace, comme la mousse qui pousse à l'ombre des rochers. Un bonheur constitué de gestes simples, de silences partagés et complices.

Adras se mit à aimer passionnément le son du rire de Soa. Un rire clair, qui jaillissait rarement mais qui, lorsqu'il

survenait, pouvait faire fleurir les pierres. Il le provoqua un jour en essayant maladroitement de traire une chèvre récalcitrante. En cadeau de tous ses efforts, il reçut un coup de patte bien senti qui le laissa étourdi et couvert de lait.

En la voyant rire aux larmes, le visage penché en arrière, il sentit une chaleur dans la poitrine plus intense que celle de n'importe quel brasier. Pour la première fois de sa vie, il n'avait plus en tête ni gloire, ni victoire ou approbation de ses pairs, mais la joie pure d'une autre personne.

Leur quotidien prit des allures de danse. Il lui apprit à tenir un couteau, non pour attaquer ou pour chasser, mais pour se défendre. Il lui montra comment se poster au vent pour ne pas être repéré. C'était l'art de la guerre, mais dépouillé de sa finalité meurtrière. Un art de la survie, en réalité. Elle, en retour, lui ouvrit les portes de son monde. Elle lui enseigna le nom des étoiles qui guidaient les bergers, les vertus des plantes qu'il avait toujours piétinées sans les voir – celle qui calmait la fièvre, celle dont la sève pouvait coller le cuir, celle dont la fleur donnait au fromage un goût poivré. Ils construisaient un langage commun, un pont fragile entre leurs deux univers.

La paix des corps et des cœurs n'éteignait pas le feu de leurs esprits. Leurs discussions, souvent entamées le soir à la lueur des flammes, étaient pleines d'une fougue qui les laissait parfois haletants, au bord du désaccord, mais toujours vibrants d'une vie nouvelle.

– Je ne comprends pas, lança-t-elle un soir, après qu'il lui eut décrit une journée type à l'agogé. On vous affame pour vous apprendre à voler, on vous bat pour vous apprendre à endurer la douleur. On vous apprend à tuer des gens dans le noir. Comment pouvez-vous appeler ça de l'honneur ? C'est une fabrique de monstres.

– Ce n'est pas une fabrique de monstres, répliqua Adras, sur la défensive. C'est une fabrique de soldats. Sparte est entourée d'ennemis, Soa. Notre faiblesse signifierait notre fin. Chaque épreuve nous renforce. La douleur nous apprend que le corps n'est qu'une enveloppe. La faim nous apprend la ruse. La discipline fait de nous un seul corps, une seule lame prête à défendre la cité. C'est ce qui nous rend invincibles.

– Invincibles ?

Elle se leva, les yeux brillants de colère.

– Invincibles face à qui ? À des hilotes désarmés ? À des enfants qui dorment ? Votre force, vous ne l'utilisez pas

seulement contre les Perses ou les Athéniens. Vous l'utilisez chaque jour contre nous, qui nourrissons vos enfants et cultivons vos terres ! Tu parles de discipline là où je vois de la cruauté. Tu parles d'unité où je vois de la peur. La peur que nous soyons trop nombreux, que nous nous révoltions. La force dont tu parles, ce n'est qu'un rempart contre votre terreur.

Le souffle manqua à Adras. Jamais personne n'avait osé lui parler ainsi. Personne n'avait osé disséquer le mythe pour en exposer les organes malades. Il voulut argumenter, parler de la gloire, du sacrifice pour la cité, mais il sentait bien que les mots auraient sonné creux face à la vérité brûlante de son expérience.

Elle avait raison, bien sûr.

Et il l'aimait ainsi, animée par cette flamme de rébellion. Son intelligence et son courage surpassaient ceux de bien des Spartiates qu'il connaissait.

– Tu as raison, finit-il par murmure, et cet aveu lui coûta plus qu'un entraînement sous le fouet. Tu as clairement raison... Quand est-ce que je vais arrêter de réciter ce qu'on m'a appris à croire ?

Le feu de la colère dans les yeux de Soa s'adoucit aussitôt et se mua en une lueur de compassion. Elle s'approcha et posa sa main sur son bras.

– Allez, on arrivera à faire quelque chose de toi, un jour, plaisanta-t-elle... Mais sache que je ne veux pas te faire de mal, Adras. Je suis juste heureuse que tu te rendes compte du conditionnement dans lequel on t'a élevé. Essaie de voir avec mes yeux, ne serait-ce qu'un instant.

Ces joutes verbales étaient violentes, passionnées, mais jamais destructrices. Un feu qui ne consumait pas, mais qui purifiait. Grâce à Soa, il se dépouillait de ses certitudes comme d'une vieille peau. Il apprenait à penser par lui-même, à questionner ce qu'on lui avait présenté comme un ordre immuable.

Elle, de son côté, découvrait dans les failles de son armure l'homme qu'il était, un homme pétri de doutes et capable d'une loyauté qui, détournée de l'État et orientée vers un être humain, devenait redoutable de beauté.

Leur bonheur était dans ce paradoxe. Dans la douceur d'une main sur un visage et la dureté d'une vérité jetée à la face. Dans le partage du pain et le choc des idées. Ils maintenaient cet équilibre précaire sur une crête escarpée, et

ils savaient tous deux que le moindre faux pas pouvait les faire basculer. Mais pour l'heure, dans leur bergerie perchée hors du monde, ils étaient extraordinairement, imprudemment, vivants.

Sauvages et stables.

Sensibles et solides.

Souriants et sincères.

Spirituels et souverains.

Chapitre 11

Le soleil matinal dorait les flancs du Taygète, et l'air était d'une douceur trompeuse. À présent, Adras oubliait presque toujours la douleur sourde qui irradiait encore parfois de sa jambe. Penché sur son ouvrage, il ajustait une lourde pierre pour clore l'enclos qu'il destinait à leur cochon. Il se surprit à siffloter un des chants guerriers qu'on leur avait appris, à l'agogé. Pourtant, il n'y avait pas d'activité moins martiale que celle qu'il était en train d'accomplir. Si son père le voyait ! Il lui signalerait sûrement d'un ton glacial qu'il s'agissait là d'une activité d'hilote indigne de sa condition. Oui, vraiment, il s'adonnait à cette tâche avec un contentement qui aurait fait hurler son père et vomir Robur de mépris.

À quelques pas de là, accroupie sur un drap de lin usé, Soa triait des brassées de plantes sauvages. Le vent léger soulevait ses cheveux sombres et portait jusqu'à Adras le parfum poivré des herbes qu'elle mettait à sécher. Il la regarda un instant. Quelle précision dans ses gestes ! Et quelle concentration ! Un sourire fatigué étira ses lèvres.

– Ton palais sera bientôt accessible au roi des cochons, lança-t-elle sans lever les yeux, une pointe de malice dans la voix.

– Pékos grogne aussi fort qu’un monarque, effectivement. Il lui faut une demeure à sa mesure.

– Cacou, va !

Adras ne réagissait plus aux mots de patois qu’elle utilisait ; il les comprenait et se surprenait même parfois à s’en servir lui aussi. Ils rirent quelques secondes puis se turent.

Le silence était rythmé par le choc des pierres et le bruissement des feuilles séchées. Tout se passait au mieux. Alors pourquoi cette étrange impression que quelque chose allait mal tourner ? Adras leva un œil à la recherche d’un importun éventuel, ou à un danger quelconque. Mais non.

Pourtant, le cochon lui aussi s’agitait. Il se mit à hurler, bientôt accompagné par les chèvres. Qu’est-ce qui leur prenait ?

La réponse ne se fit pas attendre : d’un coup, la terre gronda.

Ce ne fut d’abord qu’une vibration basse, profonde, qui sembla monter des entrailles mêmes du monde. Adras se figea, la main sur sa pierre. Le son enfla et devint un

vrombissement assourdissant. Le sol se souleva sous ses pieds avec une violence inouïe. Il perdit l'équilibre et s'étala de tout son long. Autour de lui, le paysage familier se tordit comme une étoffe. Les arbres se balançaient furieusement, secoués par leurs racines. Le ciel lui-même parut vaciller.

Une panique, froide et absolue, l'envahit. Son instinct de guerrier ne répondait plus face à cette fureur qui n'avait ni lame ni ennemi.

La bergerie, fragile abri de pierres sèches et de bois, gémit. Des craquement sinistres fusèrent puis, dans un fracas épouvantable, le toit s'affaissa et les murs s'effondrèrent sur eux-mêmes dans un nuage de poussière âcre.

– Soa ! cria Adras.

Son cri se perdit dans le tumulte. Il rampa, aveuglé, suffoquant, le cœur battant à se rompre. La terre continuait de trembler et semblait se dérober sous ses mains. Il était incapable d'avoir une pensée cohérente, à part qu'il *devait* rejoindre Soa. La retrouver. La sortir de là.

Il l'appela encore, d'une voix étranglée par la terreur. Mais à nouveau, son hurlement se perdit au milieu du vacarme.

Le chaos dura une éternité ou quelques secondes. Quand le sol cessa enfin de convulser, un silence lourd d'une poussière épaisse s'abattit. Des particules de terre retombaient lentement et nimbaient le sol d'une couche noirâtre.

Il fallut plusieurs minutes pour que ses yeux cessent de pleurer et parviennent à y voir quelque chose.

De la bergerie, il ne restait qu'un tas de décombres informe. Le petit enclos à cochon qu'Adras avait bâti avec tant de soin était disloqué. Un bêlement plaintif et bref s'éleva de la chèvrerie en ruine, puis plus rien.

Le désespoir le submergea. Il se releva en chancelant et balaya les ruines du regard.

– Soa !

Rien. Le silence lui renvoya l'écho de sa propre angoisse. Il se précipita vers l'endroit où elle se trouvait quelques minutes plus tôt – un monde plus tôt.

– Soa, par tous les dieux, réponds-moi !

Une toux rauque lui répondit, étouffée. Il la vit alors, recroquevillée près du vieux chêne qui avait résisté.

– Alunhatz les bordilles, murmura-t-elle.

Aussitôt, il écarta les débris de bois et de pierres encore tièdes pour la dégager. Elle était couverte de poussière, les

yeux agrandis par le choc, mais elle était vivante. Intacte. Un soulagement si violent le terrassa qu'il tomba à genoux devant elle. Il la serra dans ses bras et enfouit son visage dans ses cheveux, respirant son odeur mêlée à celle de la terre. Elle tremblait contre lui, et il sentit ses mains s'agripper à sa tunique.

Ils restèrent ainsi, un long moment, au milieu de leur monde anéanti. Quand enfin il la relâcha, son regard fit le tour de la catastrophe. Leurs maigres provisions, leurs couvertures, tout était enseveli. Près des décombres de l'enclos, le cochon gisait sur le flanc, une de ses pattes arrière prise sous une large pierre. Il gémissait faiblement. Des deux chèvres qui leur donnaient leur lait quotidien, il ne vit aucune trace. Il comprit qu'elles étaient mortes sous l'effondrement.

Tout était perdu. Leur abri, leur nourriture, le fruit de leurs efforts. Ils n'avaient plus rien. Le froid de la réalité le saisit, presque plus glaçant que la peur qu'il venait de ressentir.

Il sentit la main de Soa se poser sur la sienne. Il tourna son visage vers elle. Dans ses yeux, il ne lut pas le désespoir qu'il ressentait, mais une lueur de défi, cette même flamme têtue qu'il avait sentie le jour de leur première rencontre.

– Adras, murmura-t-elle d’une voix qui se voulait ferme malgré le tremblement. Nous sommes vivants.

Oui, ils l’étaient. Il regarda leurs mains jointes, couvertes de la même poussière grise. Ils avaient tout perdu. Sauf l’essentiel. Ils étaient vivants. Ensemble.

Aussitôt, la discipline spartiate, enfouie sous le choc, refit surface, tel un manuel de survie. Il restait un ordre dans le chaos : l’urgence.

– Le cochon, il faut le dégager.

Ils s’arc-boutèrent contre l’énorme pierre qui emprisonnait l’animal. Elle était si lourde qu’Adras sentit ses muscles crier, sa jambe blessée protester par une douleur fulgurante, mais il poussa et poussa encore. Soa, à ses côtés, unissait sa force à la sienne, le visage crispé par la tension. La pierre bascula enfin avec un bruit sourd. Le cochon, la patte ensanglantée mais libre, se traîna en couinant pour se réfugier sous un buisson. Ils avaient sauvé une part de leur avenir.

Ils étaient pantelants, côte à côte. Une fois qu’il eut repris son souffle, Adras fit le tour des décombres de la bergerie. Tout n’était que ruine. Sous un enchevêtrement de poutres et de pierres, il aperçut la toison d’une des deux chèvres. L’autre était sans doute dessous. Leurs outres d’eau, écrasées.

Les réserves de grains, mélangées à la terre et à la poussière. Les précieuses herbes de Soa, si patiemment récoltées et séchées, étaient dispersées et inutilisables.

À présent, ils n'avaient plus rien. Adras se força à ne pas fléchir. Après tout, ce n'était pas pire qu'au début de sa cryptie, se dit-il pour se donner du courage.

En réalité, si, ça l'était. Car ils étaient deux. L'automne était déjà bien entamé et le froid commençait à se faire sentir. Les bêtes avaient forcément souffert du tremblement de terre, le gibier serait donc moins nombreux.

Humains comme animaux seraient plus vulnérables.

– Nous devons construire un abri avant la nuit, déclara-t-il, la mâchoire serrée. Le chêne a tenu. Nous nous appuierons sur lui.

Le reste de la journée fut un labeur acharné. Ils ne parlèrent presque pas. Avec des branches arrachées aux arbres fracassés, ils commencèrent à bâtir une sorte de hutte de fortune contre le tronc massif de l'arbre. Sans outils, ils travaillaient avec leurs mains nues, qui furent bientôt écorchées et douloureuses.

– On déblaiera les gravats plus tard, avait suggéré Adras. Et sans doute pourra-t-on retrouver des outils et des objets. L'important pour l'instant, c'est d'avoir un toit pour la nuit.

Le soir tombait quand ils achevèrent leur ouvrage. C'était un abri dérisoire, une blessure dans le paysage dévasté, à peine capable de les protéger du vent. Mais ils seraient moins vulnérables qu'à l'air libre.

Ils allumèrent un petit feu, dont la lueur dansante projetait leurs ombres tremblantes sur les ruines. Épuisés, ils s'assirent l'un contre l'autre et partagèrent un silence peuplé de crépitement de flammes et le gémissement lointain du cochon. Une fragile sensation de normalité commençait à renaître. Ils avaient survécu. Ils avaient agi.

En guise de repas, ils firent cuire une des deux chèvres, que Soa avait libérée de ses entraves. Elle était morte, bien morte, hélas. Mais au moins, elle pouvait servir de dîner.

Ils venaient de terminer quand le sol trembla de nouveau.

Ce fut différent de la première fois. Pas de grondement annonciateur, juste un sursaut brutal, une secousse violente et sèche qui les projeta en avant. Un bruit de glissement de pierres s'éleva dans la nuit, sinistre écho du fracas matinal. Leur hutte précaire gémit avant de s'effondrer en un tas

informe. Le tremblement fut bref mais ses effets dévastateurs sur leurs esprits ébranlés – et sur leur moral.

Soa poussa un cri étouffé et s'agrippa à Adras de tets ses forces. Il la protégea instinctivement de son corps, le cœur tambourinant. Cette fois, ce n'était plus la stupeur de l'inconnu, mais l'angoisse viscérale de la répétition. La terre n'était plus leur mère nourricière, elle était une bête sauvage et imprévisible qui pouvait se réveiller à tout instant pour les dévorer. La base la plus fondamentale de l'existence, la solidité du sol sous ses pieds, venait d'être anéantie à nouveau.

Quand la vibration cessa, le silence qui suivit fut encore plus terrifiant qu'au matin, après la première secousse. Il était chargé d'une attente, de la menace d'un prochain soubresaut. Adras serra Soa contre lui, il la sentait trembler – à moins que ce soit ses propres tremblements.

Il fallait tout recommencer.

Mais devait-on vraiment construire quelque chose sur un territoire qui refusait de rester immobile ?

Il resta là, dans le noir, à fixer les braises qui ne donnaient plus aucune chaleur. Le feu s'était éteint quand la terre s'était remise à trembler. Il avait été éduqué à croire en la force

immuable de Sparte, en la stabilité d'un monde qu'il était possible de dominer. Tandis que là... Il se sentait totalement impuissant.

– Adras... Tu crois que ça va s'arrêter ?

Il n'avait aucune réponse à lui offrir.

– Les dieux... Les dieux sont en colère, murmura-t-il simplement.

Et il se souvint à nouveau de l'image de Philoctète. Cette fois, il ne voyait pas comment il pourrait se transformer en héros salvateur. Il ne pouvait que tenir Soa plus fort, prisonnier comme elle de cette nouvelle certitude : leur ennemi n'était plus la faim ou le froid, mais la terre elle-même, et elle n'avait pas encore fini de jouer avec eux.

Chapitre 12

Les premiers jours passèrent dans une torpeur étrange. Adras et Soa commencèrent à déblayer les gravats, à trier le bois encore utilisable et à empiler les pierres. À chaque fois qu'ils retrouvaient un objet, c'était une petite victoire : des écuelles intactes, des outils, des couvertures... Ils entreposaient leurs trésors dans le trou du grand chêne, en s'imaginant qu'en cas de nouvelle secousse, l'arbre tiendrait le coup une troisième fois, puisqu'il avait déjà résisté à deux reprises.

Morceau par morceau, ils reconstruisaient leur abri de fortune. Une sourde angoisse persistait ; est-ce que la terre tremblerait encore ? Est-ce qu'ils devraient à nouveau tout recommencer ?

Une semaine s'écoula, marquée par le rythme lent et laborieux de la reconstruction. Un matin, alors qu'Adras soulevait une poutre, les muscles tendus sous l'effort, et que Soa, penchée, arrangeait des peaux de bête pour leur futur toit, une silhouette apparut à l'orée du chemin, et se découpa

sur le ciel pâle. Le jeune homme sentit un frisson courir dans son dos.

C'était Robur.

Tandis qu'il s'approchait, un petit nuage se soulevait à chaque pas. Son visage, habituellement si fier et si impassible, était marqué par la fatigue et la poussière. Ses yeux témoignaient d'un long voyage et d'une épreuve difficile.

Son regard s'arrêta sur Soa, qui se figea, puis sur Adras. Un pli d'incompréhension déforma ses traits. Un silence lourd s'installa, rompu seulement par le chant lointain d'un oiseau. Robur tordit le nez, comme s'il venait de sentir une odeur désagréable ou de découvrir une scène qu'il ne pouvait comprendre.

– Adras ! lança-t-il enfin. Par tous les dieux ! Je t'ai cherché partout. Je craignais que tu sois mort... Le tremblement de terre... Il y a eu tellement de dégâts et tellement de morts !

Le Spartiate sentit la gêne monter. Il déglutit, chercha quoi répondre, mais les mots semblaient se bousculer et se perdre dans sa gorge.

– Je... J'ai été blessé. Un sanglier. Soa m'a trouvé à moitié mort. Elle... Elle m'a soigné.

Il désigna maladroitement sa jambe.

Robur jeta un nouveau coup d'œil à Soa, qui se tenait en retrait, regard baissé et corps immobile. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire moqueur et teinté d'amertume.

– Mais oui, je vois ça. Tu es allé chercher refuge auprès d'une hilote. C'est celle que tu as refusé de tuer, c'est bien ça ? Tu as trouvé de quoi t'occuper, on dirait. Tu n'as pas perdu de temps.

Il accentua le mot « occuper » d'une intonation chargée d'un tel dédain et d'un tel mépris que Soa se retint de lui bondir dessus.

Le sang monta aux joues d'Adras. Une colère sourde commençait à gronder en lui.

– Elle m'a sauvé la vie, Robur. Ce n'était pas un simple acte de charité, c'était un choix. Et j'ai fait les miens, que je ne te demande pas d'approuver, d'ailleurs... Et toi, que fais-tu ici ?

Le visage de Robur s'assombrit. Le masque de moquerie tomba, et il laissa apparaître une expression de profonde affliction.

– Je te l'ai dit, je te cherchais... Sparte est à genoux, Adras. Dévastée. Le tremblement... Ce n'était pas une simple

secousse. Là-bas, ils ont souffert encore plus que nous. Terrible. On m'a dit que...

Il s'arrêta, et quand il reprit, sa voix était plus grave, empreinte d'une solennité macabre.

– Il paraît qu'il reste à peine cinq ou six maisons debout. Les murs se sont écroulés comme des dominos. Tous les grands bâtiments se sont effondrés, Adras. L'Agora, le temple d'Athéna Chalkioikos... Tout n'est que ruines. Et le gymnase...

Un frisson parcourut son corps robuste et sa voix se brisa.

– Le gymnase s'est effondré. Tous les éphèbes étaient à l'intérieur, comme chaque matin. Quasiment tous les jeunes sont morts, Adras. Tes amis, les miens... Nos pères, nos familles, sûrement... Sparte est en deuil. Dans toute la Lacédémone, il paraît qu'il y a une énorme quantité de fissures. Et tu as vu ? Plusieurs cimes du Taygète ont été arrachées par la secousse.

Une boule se forma dans la gorge d'Adras. Le gymnase, c'était le lieu de leur entraînement, de leurs jeux, de leurs rires, de leur vie. Il imagina les murs s'écroulant, les piliers s'écrasant sous leur propre poids, les cris se changeant en

silences éternels. Ses amis. La fleur de la jeunesse spartiate. Tout avait donc disparu en un instant ?

Robur s'avança en fixant Adras avec une intensité nouvelle. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange, un genre de fanatisme et de conviction.

– Les dieux sont en colère contre Sparte, tu comprends ? C'est une punition contre l'orgueil de notre cité. Mais toi, comme moi, nous sommes épargnés. Si nous sommes vivants, ce n'est pas un hasard, Adras. Nous le méritons. Les dieux nous ont choisis pour accomplir un grand destin. Nous devons remettre Sparte dans le droit chemin... Je te cherchais pour que nous rentrions ensemble, Adras. Oublions nos vieilles querelles.

Tout en parlant, Robur jetait des coups d'œil à Soa. L'englobait-il dans les « vieilles querelles », elle aussi ?

Adras ne sut quoi répondre. Il chercha du soutien auprès de la jeune fille, mais elle se tenait immobile et impassible. Les paroles de Robur résonnaient étrangement en lui. Les dieux l'avaient sauvé, certes. Mais pourquoi ? Et à quel prix pour Sparte ? Au contraire de son camarade persuadé qu'il détenait la seule voie de vérité pour conduire la cité sur la

meilleure voie, lui ne savait plus rien. Ses certitudes avaient explosé depuis plusieurs semaines déjà.

Le droit chemin... Est-ce que ce chemin était le même que celui de Robur ? Un chemin fait de ruines et d'un amour interdit, sous le regard lourd des dieux et des hommes ?

– Viens boire, lui dit-il finalement. Tu dois être mort de soif après cette longue route.

Il lui tendit une écuelle pleine d'eau, fit signe à Soa de les rejoindre et réfléchit à ce qu'il pouvait dire.

Robur but avidement. Soa s'était placée à côté d'Adras, silencieuse. Sa présence agissait comme un ancrage. Il sentait la tension monter, une vague sourde de désaccord prête à déferler entre lui et son camarade.

– Adras, nous ne pouvons pas tergiverser davantage, lança Robur en posant l'écuelle avec un bruit sec. Je te le redis, les dieux nous ont envoyé un signe. Sparte a besoin de chefs, de vrais chefs, pas de jeunes hommes cachés dans la nature à surveiller des bêtes !

À nouveau, Adras sentit une pointe d'agacement. La cryptie n'était pas terminée, et on pouvait mal interpréter leur retour précoce.

– La cryptie fait de nous ce que nous sommes, Robur. Elle nous prépare...

– Elle nous retarde ! coupa Robur avec un geste impatient. Regarde autour de toi ! La cité est en ruine. Il faut agir, prendre les rênes. Ce n'est plus le moment de jouer aux loups solitaires. Il est temps de revendiquer notre place, celle qui nous revient de droit. Notre destin est de diriger, Adras, et il commence maintenant.

Les mots de Robur résonnaient avec une force que le jeune Spartiate connaissait bien, une conviction inébranlable qui l'avait toujours impressionné. Mais cette fois, quelque chose clochait.

– Et comment comptes-tu t'y prendre, Robur ? Tu vas débouler en ville et demander aux éphores de nous céder leur place ?

– Adras, le peuple est désorienté. C'est le moment d'imposer notre vision. La vision d'une Sparte pure et forte, débarrassée de toute faiblesse.

Son regard glissa à nouveau vers Soa et s'y attarda avec une froideur qui glaça le sang d'Adras.

– Une faiblesse que tu as dangereusement cultivée, d’ailleurs. Cette hilote... Il faudra t’en débarrasser. C’est un affront à tout ce que nous sommes.

Adras s’interposa légèrement entre Robur et Soa, dont le visage restait impassible.

– Elle m’a sauvé la vie. Elle a pris soin de moi. Il n’est pas question de m’en débarrasser.

– Tu es faible et ridicule ! répéta Robur dont le ton monta d’un cran. Un Spartiate ne doit rien à une hilote. Tu aurais dû la tuer, comme je te l’avais demandé. C’était ton devoir. Regarde où ta faiblesse t’a mené ! Blessé, misérable, et maintenant... lié à une esclave ! Mais ce n’est pas la question essentielle, mon ami... Viens avec moi, cessons la cryptie qui n’a plus de sens, et rejoignons nos camarades. Ils ont besoin de nous comme nous avons besoin d’eux.

Le regard d’Adras balaya le ciel et la montagne tout autour. Puis il répondit lentement :

– Tu ne comprends pas, Robur. Tu ne peux pas comprendre.

– Quoi donc ? Que la faiblesse te rend aveugle ?

– Non. Tu parles de devoir, mais ce n’est pas ce qui compte vraiment. Il y a la vie ! Il y a...

Adras cherchait ses mots et peinait à articuler ce tourbillon d'émotions nouvelles. Son discours était décousu. Mais il devait aller plus loin, dire ce qu'il avait sur le cœur.

– Il y a... ce qui nous rend humains, au-delà de la violence et de la domination.

Le visage de Robur se durcit.

– Tu as perdu l'esprit, Adras. Cette fille t'a ensorcelé. La vraie force de Sparte réside dans sa pureté et dans sa hiérarchie. Si nous voulons dominer le monde, il faut montrer l'exemple, écraser toute déviance. Cesser cette cryptie qui nous éloigne de nos responsabilités, et prendre notre place dans la cité, sans plus attendre.

Quelle est la réaction d'Adras ? Je vous laisse l'imaginer. Et la prochaine fois, vous pourrez lire la version que j'ai choisie !

Dossier documentaire

Ce roman est librement inspiré de faits historiques réels, mais reste cependant une œuvre de fiction.

La cryptie :

Épreuve d'initiation des jeunes Spartiates, qui doivent survivre par leurs propres moyens dans la nature pendant une année entière.

Il n'existe pas d'écrits décrivant précisément le rôle de la cryptie. Il est possible qu'un des objectifs, en particulier après la révolte de -464, soit de massacrer des hilotes., mais l'idée principale est de laisser le jeune Spartiate pleinement libre et indépendant. Il doit donc aiguïser son sens de la débrouillardise.

L'agogé :

Programme d'éducation à Sparte, qui formait les jeunes garçons citoyens à l'art de la guerre.

Les hilotes :

Contrairement aux esclaves athéniens, les hilotes n'appartiennent pas à tel ou tel citoyen. Ils sont propriété de la cité. Ils ne sont pas libres.

En cas de faute ils sont soumis à des peines corporelles.

Le plus souvent, les hilotes sont des cultivateurs, qui prennent en charge une superficie variant de 7 à 36 hectares. Ils sont dans l'obligation de donner une partie de leur production.

Les hilotes n'ont pas de droits politiques et ne participent donc pas à l'administration de la cité.

Les hilotes ne sont pas des soldats car les Spartiates ont trop peur qu'ils puissent utiliser leur entraînement et leurs armes contre leurs maîtres. Cependant ils sont utilisés dans l'armée pour faire certaines corvées délaissées par les citoyens.

Les périèques :

Ce sont des étrangers, installés autour de la cité de Sparte. Ils sont marchands, artisans ou cultivateurs. Ils sont libres mais paient un impôt.

Le tremblement de terre de – 464 :

C'est un des plus terribles séismes de l'époque antique, qui ouvre de larges fissures dans toute la Lacédémone. On raconte que plusieurs cimes du Taygète sont arrachées par la secousse et que la cité de Sparte est entièrement démolie, à l'exception de cinq maisons seulement qui restent debout.

On estime sa magnitude à 7,2.

La moitié des habitants environ disparaissent, soit près de 20 000 personnes.

Ce tremblement de terre déstabilise beaucoup la société spartiate, tant d'un point de vue militaire que politique.

La révolte des hilotes :

Après la Seconde Guerre de Messénie, les Messéniens, réduits au statut d'hilotes, sont contraints de fournir une grande partie de leur production agricole à Sparte, ce qui engendre une hostilité latente. Un tremblement de terre dévastateur en 464 av. J.-C. affaiblit Sparte et offre aux Hilotes et aux cités périèques l'opportunité de se soulever. Le mont Ithômé, symbole de la résistance pendant les deux premières guerres, devient le centre de cette révolte.

Sparte, malgré son affaiblissement, réagit rapidement sous la direction du roi Archidamos II, et appelle ses alliés, dont Athènes, à l'aide. Cependant, des tensions politiques croissantes mènent au renvoi des forces athéniennes, ce qui alimente l'hostilité qui aboutit plus tard aux guerres du Péloponnèse.

Les rebelles résistent pendant près de dix ans sur le mont Ithômé, avant de se rendre. Les survivants sont autorisés à partir sous la médiation d'Athènes, une solution inhabituelle pour Sparte, et sont réinstallés à Naupacte sous protection athénienne.

Ce conflit, qui porte le nom de troisième guerre de Messénie, révèle la vulnérabilité de Sparte et sa dépendance envers les hilotes, tout en renforçant l'identité messénienne de résistance. Il marque également le début de l'affaiblissement progressif de l'hégémonie spartiate et met en lumière les tensions croissantes entre les cités grecques, notamment entre Sparte et Athènes.

Philoctète :

C'est un personnage de la mythologie grecque. Fils de Péas, il hérite des redoutables flèches d'Héraclès, son

meilleur ami, qui sont empoisonnées par le venin de l'hydre de Lerne. Il promet de ne jamais révéler où sont cachées les cendres du héros.

Avant le siège de Troie, les Grecs, informés par un oracle qu'ils ont besoin de ces flèches pour gagner, envoient des émissaires vers lui. Bien qu'il soit réticent à l'idée de briser son serment, il finit par indiquer le lieu de la sépulture d'Héraclès et avoue posséder les flèches – sans les donner.

Cette indiscretion lui coûte cher : il est blessé au pied, ce qui provoque une infection et répand une telle puanteur qu'il est abandonné par ses camarades sur l'île de Lemnos, où il souffre pendant dix ans. Après la mort d'Achille, les Grecs comprennent qu'ils ne peuvent pas gagner la guerre sans les fameuses flèches. Ulysse, malgré son hostilité envers Philoctète, part le chercher.

Une fois à Troie, Philoctète tue Pâris en utilisant une de ses flèches. Cependant, comme sa plaie est encore très malodorante, il ne rentre pas chez lui, mais fonde la ville de Pétilie en Calabre, où il est finalement guéri par Machaon.